



**ZAMPA,**  
OU  
**LA FIANCÉE DE MARBRE,**  
OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,  
PAROLES DE M. MÉLESVILLE,  
MUSIQUE DE M. HÉROLD;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique,  
le 3 mai 1831.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

- ZAMPA, corsaire..... M. CHOLLET.
- ALPHONSE DE MONZA, officier sicilien..... M. MOREAU-SAINTI.
- CAMILLE, fille de Lugano..... M<sup>me</sup> CASIMIR.
- DANIEL CAPUZZI, contre-maître de Zampa... M. FÉRÉOL.
- RITTA..... M<sup>me</sup> BOULANGER.
- DANDOLO..... M. JULIET.
- UNE STATUE DE FEMME.
- MARINS, SOLDATS, PAYSANS.
- JEUNES GENS, JEUNES SICILIENNES.

La scène se passe près de Melazzo, en Sicile, dans le seizième siècle.



**ACTE PREMIER.**

Le théâtre représente une salle gothique. Quelques statues garnissent les niches pratiquées entre les croisées ; la première, sur le devant de la scène et à gauche du spectateur, est une statue de femme, en marbre blanc, vêtue d'une longue robe et coiffée d'un voile retombant en arrière ; au-dessous, sur une table de marbre noir, on lit ces mots : ALICE DE MANFREDI. 1604. Priez pour elle. A droite, une longue table massive et des tabourets sculptés en chêne. Les portes du fond s'ouvrent sur une galerie.

**SCÈNE I.**

CAMILLE, RITTA ; JEUNES SICILIENNES,  
VALETS \*.

(Au lever du rideau, la table est couverte de fleurs, d'ajustements, que les jeunes filles se partagent. Camille leur montre les corbeilles que portent les valets, et les invite à choisir ce qui leur plaît. Elle est assise près de la table.)

INTRODUCTION.

CHOEUR.

Dans ses présents, que de magnificence !  
Que le futur est aimable et galant !

\* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier occupe la gauche du spectateur.



Voyez, voyez, quelle élégance,  
Quel goût dans cet ajustement !

LES JEUNES FILLES.

Et tout cela, c'est pour nous ?

CAMILLE, souriant.

Oui vraiment.

RITTA, montrant les corbeilles.

Ce n'est pas tout, mesdemoiselles,  
Regardez, regardez encor...  
Avec ces parures nouvelles,  
Chacune aura sa croix en or !

LES JEUNES FILLES, avec joie.

Une croix en or !

CHOEUR.

Dans ses présents, que de magnificence !  
Que le futur est aimable et galant !

Voyez, voyez, quelle élégance!  
D'honneur, c'est un mari charmant!

(Pendant qu'elles essaient les écharpes, les réelles, Camille se lève et regarde au fond avec impatience.)

CAMILLE.

Il ne vient pas, et cependant  
De notre hymen bientôt voici l'heureux moment!

AIR.

A ce bonheur suprême,  
Je n'ose ajouter foi,  
Lorsque celui que j'aime  
N'est pas auprès de moi.

Idole de mon père,  
A mes vœux il souscrit;  
L'époux que je préfère  
Est celui qu'il choisit...  
Que puis-je craindre encore?  
Je l'ignore...  
Mais je gémissais,  
Et me dis :

A ce bonheur suprême,  
Je n'ose ajouter foi,  
Lorsque celui que j'aime  
N'est pas auprès de moi.

Mais, quand je vois Alphonse,  
Quel changement soudain!  
Sa présence m'annonce  
Un plus heureux destin!  
Son regard me rassure,  
L'ivresse la plus pure  
Succède à mon effroi!

A ce bonheur suprême,  
Alors, j'ajoute foi,  
Dès que celui que j'aime  
Se trouve près de moi.

RITTA, qui vers la fin de l'air a regardé au fond.

Calmez-vous, je l'entends!  
Le voici, précédé de tous nos jeunes gens!

## SCÈNE II.

ALPHONSE, en costume de cavalier; JEUNES GENS  
en habits de fête; LES MÊMES.

CHOEUR.

Enfants de la Sicile,  
Sur la gondole agile  
Embarquez-vous;  
Venez à la chapelle,  
Priez pour la plus belle  
Et son époux!

CAMILLE.

Alphonse!

ALPHONSE, courant à elle.

O ma chère Camille!

Le voilà donc ce jour, si long-temps attendu!  
De l'éclat dont il brille  
Que mon cœur est ému!

COUPLETS.

I.

Mes bons amis, partagez mon ivresse;  
Dans ces atours qu'on vous offre en mon nom,

Du peu que j'ai je vous fais l'abandon!  
Ai-je besoin d'avoir d'autre richesse...

(Montrant Camille.)

Puisque aujourd'hui

Je deviens son mari?

II.

Être heureux seul, ne saurait me suffire...  
Vous soupirez, fillettes de quinze ans?  
Rassurez-vous, car à tous mes présents  
J'en veux joindre un que votre cœur desire...

Je veux aussi

Vous donner un mari.

LES JEUNES FILLES.

Un mari!

LES GARÇONS, s'avancant.

Un mari!

CHOEUR.

Dans ses présents que de magnificence!  
Que le futur est aimable et galant!  
Je sens que je l'aime d'avance:  
Vraiment, c'est un époux charmant!

RITTA, aux jeunes gens.

Mais voici l'heure qui s'avance,  
A la chapelle, attendez-nous.

CHOEUR, s'éloignant.

Dans ses présents, que de magnificence!...  
Allons prier pour ces époux.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

RITTA, CAMILLE, ALPHONSE.

RITTA, les regardant s'éloigner.

Quel coup d'œil! quelle belle noce!

CAMILLE, souriant.

Beaucoup trop belle; je suis sûre que ce  
pauvre Alphonse s'est ruiné.

ALPHONSE, gaiement.

Moi? ce serait difficile! Un petit officier,  
un simple lieutenant!... Mais avec votre père,  
chère Camille, il n'y a pas moyen d'être  
économe!... « Mon ami, me dit-il chaque  
jour, n'épargne pas l'argent; te voilà le gen-  
dre du riche Lugano, du premier négocian-  
t de la Sicile; ne crains pas de vider mes  
coffres. Dieu merci, ils sont inépuisables,  
comme ma tendresse pour mes enfants. »

CAMILLE, avec tendresse.

Ah! je le reconnais là!

RITTA.

C'est vrai qu'il a plus de sequins à lui seul  
que toute la république de Venise; sans  
compter des terres, des châteaux... Tenez, il  
vient encore d'acheter celui-ci pour les nou-  
veaux mariés; si ce n'est pas superbe!.

ALPHONSE.

C'est justement cette grande fortune qui me  
désole.

RITTA.

Ça vous fait peur? un militaire! ils en vien-  
nent à bout bien vite cependant!

ALPHONSE, à Camille.

Moi qui n'ai rien que mon épée !

CAMILLE.

Encore de l'orgueil ! c'est fort mal, monsieur ; nous reprocher nos richesses, comme si c'était notre faute ! Est-ce que je vous reproche les services que vous nous avez rendus, moi ? Est-ce qu'en sauvant mon père des mains des brigands du Val-Démoué, vous ne m'avez pas donné mille fois plus que je ne puis vous offrir ?

RITTA.

Certainement ; il faut se faire une raison. Le seigneur Lugano vous en laissera bien d'autres car, à son âge, il se donne un mal ! Ce matin encore, avant le jour, n'était-il pas sur sa tartane pour aller au-devant de ce riche convoi qu'il attend de Smyrne ?

CAMILLE, vivement.

Comment, Ritta, tu l'as laissé partir ?

ALPHONSE.

Au moment de notre mariage ?

RITTA.

Soyez tranquilles ; il sera revenu pour la cérémonie ; il n'y a plus de danger, maintenant que ce fameux corsaire, ce terrible Zampa, est arrêté.

CAMILLE.

Mais en est-on bien sûr ?

ALPHONSE.

Oh ! cette fois, la nouvelle est certaine. Surpris dans une des îles Lipari, qui lui servait de refuge, il a été conduit dans les prisons de Melazzo, à deux lieues d'ici. (Montrant des papiers.) Je viens même de recevoir du conseil de Messine la sentence qui le condamne, avec son signalement, pour faire constater l'identité.

RITTA, joignant les mains.

Sainte Marie ! le signalement d'un pareil monsieur... Vous avez osé le lire, monsieur Alphonse ?

ALPHONSE, parcourant le signalement.

Et je t'assure que, s'il ressemble à son portrait, ce doit être un fort beau garçon.

RITTA.

Quel blasphème ! un beau garçon ! Un vrai Satan échappé de l'Etna avec sa bande de réprochés...

CAMILLE.

Qui depuis quinze ans dévaste toute l'Italie...

RITTA.

Ne vit que de pillage, rançonne les hommes, séduit les femmes, enlève les filles !.. Il ne peut pas ressembler à un chrétien !

ALPHONSE, souriant.

Tu lui en veux beaucoup, ma bonne Ritta ?

RITTA.

Cen'est pas sans raison ! Il est cause que je suis veuve, monsieur, et à trente ans cela ne se pardonne pas. (Essuyant une larme.) Pauvre Daniel Capuzzi ! un brave pêcheur de la côte de Gènes ! un si bon mari que je trouvais toujours

là, quand je voulais gronder, et qui a disparu au bout de six mois de ménage, quand je commençais à m'y habituer ! C'est bien cruel ! il aura été jeté à la mer par ces mécréants !

ALPHONSE.

Je ne puis le croire. Ce Zampa, dit-on, ne manque pas de générosité, et dernièrement encore il a refusé sa grâce pour ne point livrer ses compagnons.

RITTA.

Sa grâce !...

ALPHONSE.

Sans doute ! dans un moment de guerre, son audace, ses talents pouvaient être fort utiles.

RITTA.

Par exemple, si on osait la lui accorder !...

CAMILLE, émue.

Ah ! je vous en prie, ne parlons plus de cet homme ; son nom seul me fait trembler.

RITTA.

C'est juste ; il faut être charitable, et, puisqu'il va être pendu, on peut lui pardonner. (A Camille.) Je cours surveiller les préparatifs du banquet. (A Alphonse.) Vous, monsieur l'officier, pour hâter le retour du seigneur Lugano, adressez une petite prière à la patronne du pays, (montrant la statue.) à la bonne Alice Manfredi ; elle ne vous refusera pas.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, étonné, regardant la statue.

Alice Manfredi !

CAMILLE.

Qu'avez-vous donc, Alphonse ?

ALPHONSE.

Quel nom vient-elle de prononcer ?

CAMILLE.

Eh ! mais, celui de cette statue ; d'une jeune fille qui repose là, et que tout le canton révère comme une sainte ; vous devez connaître cette histoire ?...

ALP

Non, je vous jure ! Retenu à Messine par mon service, je n'avais jamais vu ce château, et j'ignore complètement... De grâce, dites-moi tout ce que vous en savez.

CAMILLE.

Mais quel intérêt ?...

ALPHONSE.

Je vous l'expliquerai.

CAMILLE.

Cela se borne à bien peu de chose. Cette pauvre fille vivait ici, il y a une douzaine d'années, inconnue, séparée du monde, en proie au plus profond chagrin. Son seul bonheur était de partager sa fortune avec tous ceux qui l'entouraient : aussi ces braves gens la regardent en-

core comme leur ange gardien, et jamais un pécheur ne s'embarque sans se recommander à sainte Alice! Ce n'est qu'à sa mort qu'on a connu ses malheurs. Il y a même là-dessus une complainte que chantent les jeunes filles... Attendez... je ne sais si je m'en souviendrai.

ALPHONSE.

Ah! je vous écoute!...

CAMILLE.

## COMPLAINTE.

D'une haute naissance,  
Belle comme à seize ans,  
Alice, dans Florence,  
Charmaît tous les amants.  
A seize ans, comment faire  
Pour défendre son cœur?  
Un seul parvint à plaire,  
Et c'était un trompeur!...

(Se tournant vers la statue.)

(Prière.)

D'un pareil maléfice,  
Sainte Alice!  
Préservez-nous,  
Nous prions Dieu pour vous!

Flattant sa confiance,  
Le traître, avant l'hymen,  
Lui ravit l'innocence,  
Et disparaît soudain.  
Il reviendra, dit-elle...  
Mais, ô funeste erreur!  
Jamais près de sa belle  
Ne revint le trompeur!

(Prière.)

D'un pareil maléfice,  
Sainte Alice!  
Préservez-nous,  
Nous prions Dieu pour vous!

ALPHONSE, parlant.

Eh bien! qu'est-elle devenue? continuez, de grace...

CAMILLE.

Hélas! sur ce rivage,  
Alice vint mourir...

(Montrant la statue.)

Et cette froide image  
Semble toujours gémir!  
Quand, la nuit, on l'assure,  
Le vent grogne en furcur,  
Ce marbre encor murmure  
Et nomme le trompeur!...

(Prière.)

Ah! soyez-nous propice,  
Sainte Alice!  
Veillez sur nous,  
Nous prions Dieu pour vous!

ALPHONSE.

C'est bien elle!

CAMILLE, remarquant son trouble.

Comme ce récit vous a ému!

ALPHONSE.

Vous n'en serez pas surprise, quand vous saurez que ce séducteur, qui a causé la mort de la pauvre Alice... c'était mon frère!

CAMILLE.

Votre frère!...

ALPHONSE.

Oui; ce comte de Monza, dont je vous ai parlé quelquefois, et qui a rempli l'Italie du bruit de ses désordres. Plus jeune que lui, élevé loin de Florence, je n'ai pu le connaître; je crois même que ses traits n'ont jamais frappé mes regards; mais je n'ai point oublié que je lui dois mes malheurs! Lié avec de jeunes débauchés qui faisaient gloire de porter le déshonneur dans toutes les familles, ne connaissant aucun frein, il dissipa les biens de mon père, força ce noble vieillard de chercher une autre patrie, de quitter un nom que l'indignation générale poursuivait, et termina, dit-on, son sort en Espagne, dans les prisons de l'inquisition! Jugez si la vue de cette statue a dû me troubler!

CAMILLE.

Eh! pourquoi?... Ne craignez-vous pas qu'elle venge sur vous les crimes de votre frère!

ALPHONSE, souriant.

Non; mais, dussiez-vous rire de ma faiblesse, j'avoue que l'idée d'habiter ce château me cause quelque émotion.

CAMILLE, regardant la statue.

Et moi, je suis sûre, au contraire, qu'Alice nous protégera... elle n'en veut qu'aux amants parjures, et j'espère bien, monsieur, que vous n'aurez rien à en redouter?

ALPHONSE, vivement.

Ah! jamais! (Se remettant.) Vous avez raison, Camille; le bonheur qui m'attend doit dissiper ces tristes souvenirs, et je ne veux plus songer qu'à mon amour.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, RITTA.

RITTA.

Eh vite! eh vite! on demande monsieur Alphonse.

ALPHONSE.

Qui donc?

RITTA.

Un homme à cheval, qui prétend qu'une troupe brillante de cavaliers vous attend dans le bois de Citronniers.

ALPHONSE.

Ah!...ce sont mes camarades, les officiers du vice-roi, que j'ai invités et qui n'osent se présenter sans moi! je cours au-devant d'eux.

CAMILLE.

Ne soyez pas long-temps.

ALPHONSE, lui baisant la main.

Dans cinq minutes je reviens auprès de vous.

(Il sort à droite.)

SCÈNE VI.

CAMILLE, RITTA.

RITTA, ouvrant les corbeilles qui sont sur la table.  
 À merveille! cela nous donnera le temps de nous occuper de la toilette de la mariée.

CAMILLE, s'asseyant.

On ne voit pas encore la tartane de mon père?

RITTA.

Non, madame.

CAMILLE.

Comme je vais le gronder de s'être fait attendre!... Dépêche-toi donc, Ritta!

RITTA, préparant le voile.

On se perd au milieu de toutes ces belles choses.

CAMILLE.

Choisis ce qu'il y a de plus simple.

RITTA.

Pour que le seigneur Lugano se fâche? lui qui est si fier de sa fille!... Non pas, s'il vous plaît; il faut vous résigner à être éblouissante.

CAMILLE.

Et à périr d'ennui!

RITTA, arrangeant la coiffure.

Dame! on ne se marie pas tous les jours! c'est un si beau moment! cette foule qui se presse pour voir la mariée, les cris de joie, le son des cloches... À propos, je ne les ai pas entendues de la matinée! Que fait donc Dandolo, le sonneur de la paroisse?

CAMILLE.

Ne l'a-t-on pas envoyée à Melazzo chercher le curé?

RITTA.

Il devrait être revenu, il est parti à quatre heures du matin; il se sera amusé en route... Ah! bien, lui qui me fait la cour et qui veut remplacer ce pauvre Daniel, s'il n'est pas plus exact que cela, nous ne pourrons pas nous entendre.

CAMILLE, se levant.

Écoute, voici quelqu'un...

RITTA, regardant au fond.

C'est lui! c'est Dandolo!... ah! mon Dieu! comme il est pâle!

SCÈNE VII.

RITTA, DANDOLO, CAMILLE.

(Dandolo, pâle, et regardant toujours derrière lui comme s'il était poursuivi.)

TRIO.

RITTA.

Qu'as-tu donc?...

DANDOLO, tremblant.

Parlez bas!

CAMILLE.

Quel effroi!

DANDOLO.

Parlez bas!

Ne le voyez-vous pas?

Je le crois toujours sur mes pas!

ENSEMBLE.

DANDOLO, CAMILLE, RITTA.

DANDOLO, troublé comme s'il parlait à quelqu'un qui le menaçait.)

Pardon!... pardon!...

Qui, moi? vous offenser! Non, non!...

Épargnez un pauvre garçon!...

CAMILLE.

Mais qu'a-t-il donc?...

Pauvre garçon... répondez-nous donc!...

Aurait-il perdu la raison?

RITTA.

Mais qu'a-t-il donc?...

Maudit poltron... répondez-nous donc!...

Aurait-il perdu la raison?

CAMILLE.

Mais d'où reviens-tu?...

DANDOLO.

Je n'en sais rien...

CAMILLE.

Qui t'a fait peur?

DANDOLO, soupirant.

Je le sais bien...

Tenez, là bas...

Voyez-vous pas,

Ce long manteau,

Ce grand chapeau,

Et ce regard étincelant?...

J'en ai la fièvre, assurément!

RITTA.

Il perd la tête, assurément!

Mais parle... ou je te punirai!

As-tu vu le curé?

DANDOLO, regardant toujours de côté.

Non!...

CAMILLE.

Non...! mais, pour aller chez lui, N'étais-tu pas parti?

DANDOLO.

Oui!...

RITTA.

Oui!...

As-tu fait ta commission?

DANDOLO.

Non!

CAMILLE.

Non!...

Eh! qui t'empêchait?

DANDOLO, prêt à parler.

C'est!...

RITTA.

C'est?...

CAMILLE.

C'est?...

DANDOLO.

C'est...

(Faisant un saut de côté.)

Parlez bas, parlez bas!

Ne le voyez-vous pas?

Je le crois toujours sur mes pas!

ENSEMBLE.

DANDOLO, CAMILLE, RITTA.

DANDOLO, troublé.

Pardon, pardon...

Qui, moi? vous offenser! Non, non!...

Épargnez un pauvre garçon!...

CAMILLE.

Mais qu'a-t-il donc?...

Pauvre garçon... répondez-nous donc!...

Aurait-il perdu la raison?

RITTA.

Mais qu'as-tu donc?...

Maudit poltron!... répondez-nous donc!...

Aurait-il perdu la raison?

RITTA, avec impatience.

Ah çà, veux-tu bien t'expliquer plus clairement. Pourquoi ne ramènes-tu pas le curé?... répondez vite, ou je te donne ton congé, et jamais tu ne m'épouseras.

DANDOLO.

Dieux! madame Ritta, vous allez me faire commettre quelque imprudence! mais, puisque vous le voulez, ainsi que mademoiselle...

CAMILLE.

Eh! mais, sans doute, tu nous fais mourir.

DANDOLO.

Vous saurez que j'avais pris ce matin par le Val-Démoné, pour arriver plus vite; je chahutais pour me tenir compagnie, parce qu'il faisait à peine jour, lorsqu'au détour de la Roche-Blanche je vois devant moi un grand diable qui m'arrête brusquement en me disant: Où vas-tu, imbécile?...

RITTA.

C'était un de tes amis?

DANDOLO.

Je l'ai cru d'abord, et je m'apprêtais à lui ôter mon chapeau... mais je me suis mis à trembler si fort, que je n'ai jamais pu le trouver.

RITTA.

Poltron! trembler devant un homme seul!

DANDOLO.

Du tout; c'est qu'il n'était pas seul... Il avait avec lui un sabre et quatre pistolets.

CAMILLE.

O ciel!

DANDOLO.

Où vas-tu? qu'il me répète d'une voix de tonnerre. — Chercher le curé de Melazzo, que je lui réponde de l'air le plus agréable que je

peux. — Pour marier la fille du riche Lugano? qu'il me dit; c'est inutile, le curé est malade, il n'ira pas.

CAMILLE.

Est-il possible?

DANDOLO.

Alors, que je reprends, je m'en retourne bien vite, car on m'attend au château. — Pour sonner cette fête? dit-il; si tu t'en avises, c'est ton enterrement que tu auras sonné.

RITTA.

Ton enterrement!

DANDOLO.

Je vous demande! à vingt-deux ans si c'est proposable!... Du reste, ajoutez-t-il, ce mariage ne se fera pas; je ne le veux pas.

CAMILLE ET RITTA.

Comment?

DANDOLO, continuant.

Ainsi ta commission est faite; pas un mot, sinon, dit-il en me montrant ses pistolets, mes amis ont le bras long, et tu auras de leurs nouvelles. Va-t'en! Ça, je ne me le suis pas fait dire deux fois! je me suis mis à courir, et j'étais si troublé, que j'ai manqué me jeter à la mer, croyant suivre la grande route.

RITTA.

Sainte Vierge! qu'est-ce que cela signifie?

CAMILLE, à elle-même.

Ce mariage ne se fera pas!... Quel est donc cet homme?

RITTA.

De quoi se mêle-t-il?... Je parie que c'est un conte que Dandolo a fait pour épargner ses jambes?

DANDOLO.

Un conte!... si on peut dire... Tenez, je crois le voir encore! il est sorti d'un petit enfoncement, (montrant une route à droite.) à-peu-près comme celui-ci... et... (l'apercevant et balbutiant.) ah!... ah! mon Dieu!... c'est encore lui!...

CAMILLE ET RITTA, effrayées.

Qui donc?

DANDOLO, le montrant en tremblant et gagnant la gauche.

L'homme au manteau... regardez!

## SCÈNE VIII.

DANDOLO, RITTA, CAMILLE, UN INCONNU.

(Il est enveloppé d'un long manteau rouge et la tête couverte d'un chapeau gris orné d'une plume noire. Il entre par la droite, et reste appuyé sur le dos du fauteuil qui est près de la table, les yeux toujours fixés sur Camille.)

QUATUOR.

ENSEMBLE.

CAMILLE, RITTA, DANDOLO, L'INCONNU.

CAMILLE, RITTA, DANDOLO, à mi-voix.

Le voilà!... que mon ame est émue!  
Son regard a doublé mon effroi!

L'INCONNU, à part.

La voilà ! quelle ivresse inconnue !...  
Je respire, elle est là... je la voi !...

L'INCONNU, s'avancant.

Quand de l'hymen on prépare les fêtes,  
Ma présence, ici, vous surprend ?

CAMILLE, le regardant avec crainte.

J'ignore qui vous êtes !

Mais, si je crois ce qu'on m'apprend,  
Pour renverser le bonheur qui m'attend,  
Un mot de vous pourrait suffire !...

L'INCONNU, lentement.

Je l'ai dit : cet hymen ne saurait s'accomplir !...

CAMILLE ET RITTA.

Grands dieux !...

L'INCONNU.

Et selon mon désir !

Vous-même allez le rompre !...

CAMILLE.

O ciel ! qu'osez-vous dire ?

DANDOLO, à part.

Voilà qu'il commence déjà !

CAMILLE.

Mais de quel droit ?...

L'INCONNU, lui montrant une lettre.

Ceci vous l'apprendra !

(Camille prend le papier avec étonnement et semble craindre de l'ouvrir.)

ENSEMBLE.

DANDOLO, L'INCONNU, CAMILLE, RITTA.

DANDOLO, tremblant.

Le voilà... je le voi...  
La frayeur me talonne  
Dès qu'il est près de moi !  
Et le diable en personne  
Me causerait, je croi,  
Moins d'effroi !

L'INCONNU, à part.

Dans mes sens quelle ivresse inconnue !...  
Je respire... elle est là : je la voi !

CAMILLE, RITTA.

Près de lui, que mon ame est émue ?  
Le bonheur semble fuir loin de moi !

(A la fin de cet ensemble, l'inconnu fait signe à Ritza et à Dandolo de s'éloigner; ils obéissent et se retirent de côté; Camille et l'inconnu restent au milieu du théâtre. Pendant ce mouvement, Camille a ouvert la lettre.)

CAMILLE.

Qu'ai-je vu ?...

L'INCONNU, bas.

De la prudence !

CAMILLE, d'une voix étouffée.

La main de mon père...

L'INCONNU.

Silence !

CAMILLE, lisant.

• Captif sur les vaisseaux du terrible Zampa !  
• Du plus cruel destin rien ne me sauvera.

(S'interrompt.)

• Si mes trésors... • Quoi !... ce Zampa,  
Qu'on croyait arrêté !...

L'INCONNU, souriant.

L'on vous trompa.

CAMILLE.

Comment ?...

L'INCONNU.

Il est devant vous. Le voilà !...

CAMILLE, voulant fuir.

Dieux !...

ZAMPA, l'arrêtant et continuant à voir basse.

A vous seule je me confie,  
Dans vos mains je re mets mon sort.

Si par vous je perdais la vie,

Songez-y... votre père est mort !

Sur mon navire, dès demain,

Si je ne parais pas, son supplice est certain !

ENSEMBLE.

ZAMPA, CAMILLE, DANDOLO, RITTA.

ZAMPA, à part.

Ma faiblesse m'étonne...  
Près de tout obtenir ;  
La force m'abandonne,  
Quand je la vois souffrir !

CAMILLE, éperdue.

Je frémis !... je frissonne !...

Ah ! comment le fléchir !

La force m'abandonne,

Et je me sens mourir !

DANDOLO ET RITTA.

Je frémis !... je frissonne !...

Que veut-il obtenir ?...

La force m'abandonne,

Et je me sens mourir !

CAMILLE, d'une voix suppliante.

Écoutez ma prière !

Ah ! rendez-moi mon père...

ZAMPA.

Il me faut sa rançon !

CAMILLE.

Eh bien, qu'exige-t-on ?

Que voulez-vous ?

Nos biens ?.. prenez-les tous !

Nos diamants ?... de l'or ?...

ZAMPA, la regardant avec amour.

Ah !... cent fois plus encor !...

CAMILLE, avec crainte.

Eh ! quoi donc ?...

ZAMPA, après un silence.

J'irai vous l'apprendre.

Je vous verrai quand vous pourrez m'entendre ;

Mais suspendez tous ces apprêts joyeux...

CAMILLE, tremblant.

Comment ?...

ZAMPA.

Il le faut ! je le veux.

CAMILLE, d'une voix mourante.

J'obéis !...

RITTA, s'approchant.

Qu'avez-vous?

CAMILLE, prenant sa main et voulant l'entraîner.  
Ote-moi de ses yeux!...

ENSEMBLE.

CAMILLE, éperdue.

Je frémis!... je frissonne!...  
Ah! comment le fléchir? etc.

DANDOLO ET RITTA.

Je frémis!... je frissonne!...  
Que veut-il obtenir? etc.

ZAMPA.

Ma faiblesse m'étonne, etc.

(Camille et Ritta sortent en jetant des regards effrayés sur Zampa; celui-ci en remontant la scène barre le passage à Dandolo, qui est de l'autre côté et qui se trouve forcé de rester.)

### SCÈNE IX.

ZAMPA, DANDOLO.

DANDOLO, à part.

Allons, elles me laissent seul avec ce maudit homme!

ZAMPA, regardant Camille sortir.

Maintenant je lui défie de m'échapper.

(Il jette son manteau de côté et va s'asseoir dans un fauteuil à gauche.)

DANDOLO, à part.

Eh bien! il se met à son aise!

ZAMPA, l'apercevant au moment où il va pour s'équiver.

Ah! ah! c'est toi, que j'ai rencontré ce matin?

DANDOLO, d'un air agréable.

Oui, c'est moi qui ai eu... ce plaisir-là.

ZAMPA.

C'est bien: fais-nous préparer des appartements pour moi et ma suite.

DANDOLO, à part.

Sa suite! Ah çà, c'est donc un seigneur! il a un drôle d'habit de voyage! (Haut.) Comme ça, vous restez quelque temps avec nous?

ZAMPA.

C'est possible. Une affaire imprévue retient Lugano loin d'ici; comme nous sommes d'anciens amis, il m'a offert sa maison, que j'ai acceptée sans façon.

DANDOLO, se rassurant, à part.

Ah! c'est un ami! c'est différent. (Haut.) Il paraît que vous n'avez pas apporté de trop bonnes nouvelles?

ZAMPA, d'un air léger.

Oui, il y a du changement; mais tout cela s'arrangera. (Se levant.) Il est fort bien, ce château, et le pays paraît charmant. Y a-t-il quelque chose à voir dans les environs?

DANDOLO.

Ah dame! si vous voyagez pour votre agré-

ment, vous ne pouvez pas mieux tomber. L'Etna commence à jeter des flammes, et demain tout le canton se rassemble pour voir pendre le fameux Zampa... ça sera très beau!...

ZAMPA, négligemment.

Zampa!... un pirate?

DANDOLO.

Oui, un misérable.

ZAMPA.

J'en ai entendu parler... Ah! on le pend? C'est bien fait, c'est un maladroit; pourquoi se laisse-t-il prendre? Ah çà, je tombe de fatigue; que l'on me serve des rafraîchissements, une collation, et sur-tout les meilleurs vins de la cave de notre hôte.

DANDOLO.

Combien de couverts?

ZAMPA.

Une vingtaine.

DANDOLO, étonné.

Hein!

ZAMPA.

Tu hésites, je crois? Va consulter ta maîtresse, tu verras si l'on me refuse rien. Ah! n'oublie pas le Chypre, je n'en bois jamais d'autre.

DANDOLO, stupefait.

Allons prendre les ordres de madame; décidément c'est un ami, car il s'empare de tout.

(Il sort.)

### SCÈNE X.

ZAMPA, puis DANIEL.

ZAMPA.

Il est parti! (Allant vers la droite.) Hé! mon digne contre-maitre Daniel, es-tu là?

DANIEL, paraissant à droite.

Depuis une heure, par saint Michel!

ZAMPA.

Où sont nos hommes?

DANIEL.

Dans le jardin.

ZAMPA.

La galère capitane?

DANIEL.

Elle s'éloigne de la côte avec notre prisonnier, le vieux Lugano.

ZAMPA.

A-t-on des nouvelles du jeune homme?

DANIEL.

L'amoureux? Il doit être en sûreté. Pippo s'était chargé de l'attirer dans le bois de Citronniers.

ZAMPA.

Vivat! nous voilà maîtres du terrain. Eh bien! mon vieux loup de mer, tu vois qu'avec de l'audace rien n'est impossible.

DANIEL, d'un air contrit.

C'est égal, c'est tenter le ciel qui n'est déjà pas trop bien disposé pour nous, quoique je



ne passe pas un jour sans lui demander pardon de nos fautes, parceque pour être corsaire on n'est ni juif, ni sarrasin.

ZAMPA.

Ah! voilà mon cafard! il volerait son père et croirait tout racherer avec quelques paternôtes. De quoi te plains-tu? est-ce que l'état n'est pas bon?

DANIEL.

Je ne dis pas; l'état est assez lucratif, grace aux tempêtes et à saint Nicolas; mais il est dur de l'exercer avec des enragés qui n'ont ni foi ni loi, qui ne croient à rien, et vous dépouillent un honnête homme sans s'imposer seulement la plus petite pénitence! Moi, je n'y manque jamais; au moins ça se compense, et, quand on réglerà mon compte (levant les yeux au ciel.), j'espère bien me trouver en avance.

ZAMPA, riant.

Est-il fripon dans l'âme! il veut même voler sa place en paradis!

DANIEL.

Ah! je vous en prie, ne plaisantez pas là-dessus, capitaine. Voyons, prenons vite la rançon du vieux Lugano, et au large.

ZAMPA.

Non pas, j'ai changé d'idée.

DANIEL.

Comment?

ZAMPA.

Nous restons ici.

DANIEL, étonné.

Dans ce château?

ZAMPA.

Jusqu'à demain.

DANIEL.

Y pensez-vous, bonté divine! et si l'on vous reconnaissait?...

ZAMPA.

Il n'y a pas de danger; ils me croient encore entre quatre murailles; comme si je restais jamais plus de deux heures en prison! et quand ils s'apercevront de mon évasion, je serai l'époux de la séduisante Camille.

DANIEL.

Son époux!... qu'est-ce que vous dites?

ZAMPA.

Oui, je vais me marier...

DANIEL.

Encore! pour quinze jours, comme à votre ordinaire!

ZAMPA.

C'est le seul moyen de nous assurer la fortune immense du vieux Lugano; d'ailleurs la petite est charmante, j'en suis amoureux fou.

DANIEL.

Et vous croyez qu'elle consentira?

ZAMPA.

Sans hésiter. A propos, comme je veux que nous paraissions avec pompe, tu feras venir

ZAMPA.

ces riches habits qui nous ont servi à mon dernier mariage à Venise.

DANIEL, se désolant.

Allons, voilà les sottises qui vont recommencer. J'ai toujours dit que les femmes nous perdraient!

ZAMPA, gaiment.

Que veux-tu? c'est ma seule passion! ce sont elles qui ont décidé mon sort. Dans ce monde où je devais vivre, il y a une foule d'usages ridicules; toujours des obstacles! Des pères, des frères qui se fâchent... il faut être fidèle ou n'en tromper qu'une à-la-fois; ça vous fait perdre un temps! (Avec enthousiasme.) Ah! la vie est trop courte pour toutes ces entraves! Sur mon vaisseau, du moins, point d'autre loi que ma volonté; mon royaume est par-tout où je suis le plus fort, et toutes les femmes m'appartiennent.

DANIEL.

Eh! qu'est-ce que vous en ferez, bon Dieu! je n'en ai jamais eu qu'une seule; c'était la mienne; je l'ai quittée, et je ne crains qu'une chose, c'est que le ciel ne me la rende. Tenez, capitaine, votre amour sera cause que nous serons pendus.

ZAMPA, froidement.

C'est mon affaire.

DANIEL.

C'est aussi un peu la nôtre.

ZAMPA.

Je réponds de tout, te dis-je, et j'ai déjà pris mes mesures... Piétro est-il parti pour Messine?

DANIEL.

Il ne voulait pas y aller.

ZAMPA.

Comment, morbleu!... depuis quand me désobéit-on?

DANIEL.

Il voulait savoir ce que c'était que cette lettre au vice-roi...

ZAMPA.

Et tu ne lui as pas cassé la tête de ma part?

DANIEL.

Je lui ai dit que ça ne pouvait pas lui manquer, s'il osait vous le demander... il s'est décidé à partir.

ZAMPA.

A la bonne heure! je n'aime pas les curieux, et le premier... (On entend un coup de canon très éloigné.) Qu'est-ce que cela?

DANIEL.

Le signal convenu: la galère est à l'ancre, à trois lieues de la cote.

ZAMPA.

Et nous pouvons donner cette nuit à la joie!... Appelle nos amis, la consigne est levée.

(Daniel s'approche du foud, prend un petit cor suspendu à son cou et en sonne légèrement. La nuit commence à venir.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES ; PLUSIEURS MARINS DE L'ÉQUIPAGE,  
arrivant mystérieusement par la droite.

FINAL.

CHOEUR, à mi-voix.

Au signal qui s'est fait entendre,  
Tu nous vois soudain accourir ;  
Nul de nous ne se fait attendre  
Pour le combat ou le plaisir !

ZAMPA.

Tout seconde notre désir !  
Amis, je n'ai fait que paraître,  
De ce château je suis le maître !

CHOEUR.

De ce château te voilà maître ?

ZAMPA.

Je n'ai qu'un mot à prononcer,  
Aussitôt près de moi chacun va s'empreser.

CHOEUR.

Vraiment?...

ZAMPA.

Vous allez voir... Vous avez faim, peut-être?

DANIEL.

Toujours.

ZAMPA.

Et soif?...

DANIEL.

A faire plaisir !

ZAMPA, élevant la voix.

Qu'on se dépêche de servir !

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, DES VALETS et DES JEUNES FILLES.

(Ils placent sur la table une riche collation avec des verres, des flacons et des flambeaux. Ils entrent par la gauche.)

CHOEUR de valets et jeunes filles.

Au signal qui s'est fait entendre,  
Vous nous voyez tous accourir ;  
A vos ordres faut-il se rendre,  
Nous sommes prêts à vous servir !

CHOEUR des marins, à part.

D'honneur, je n'y puis rien comprendre...  
Quel repas à nous vient s'offrir !  
Dès que sa voix se fait entendre,  
Chacun accourt pour obéir !

ZAMPA, leur faisant signe de se retirer.  
C'est bien, éloignez-vous !

CHOEUR de valets et jeunes filles.

Éloignons-nous,

Mais qu'un signal se fasse entendre,  
Vous nous verrez tous accourir ;  
A vos ordres faut-il se rendre,  
Nous sommes prêts à vous servir !

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIII.

ZAMPA, DANIEL, LES MARINS.

ZAMPA, gaiement.

A table!...

(Ils s'élancent tous à table et se placent avec désordre ; quelques uns restent debout. Zampa se met sur le fauteuil qui est au bout de la table, et Daniel sur un tabouret à l'autre extrémité.)

CHOEUR, vif et bruyant.

Au plaisir, à la folie,  
Consacrons tous nos instants ;  
Le plaisir dans cette vie  
Fuit sur les ailes du Temps.

DANIEL, assis vis-à-vis de Zampa.

Quel vin!...

PREMIER MATELOT.

Quel repas!...

DEUXIÈME MATELOT.

Quelle aubaine !

CHOEUR.

A la santé du capitaine !

ZAMPA.

C'est un à-compte, car demain  
A ma noce je vous convie...

CHOEUR.

Nous acceptons !

PREMIER MATELOT.

Avec de pareil vin,  
Je marierais... Rome avec la Turquie !

DANIEL.

Messieurs, pas de propos impie.

ZAMPA, déjà échauffé.

Au diable, le Caton !  
Pour tégayer, écoute ma chanson !

PREMIER COUPLET.

Que la vague écumante  
Me lance vers les cieux ;  
Que l'onde mugissante  
S'entr'ouvre sous mes yeux !  
Nargue du vent et de l'orage,  
Quand d'aussi bon vin  
Mon verre est plein...  
Buons, car peut-être un naufrage  
Finira demain  
Notre destin !

CHOEUR, triquant.

Nargue du vent et de l'orage, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

ZAMPA.

Que loin de moi, ma belle  
Fasse un nouveau serment ;  
Que son cœur infidèle  
Tourne comme le vent !  
Nargue d'un cœur faux et volage,  
Quand d'aussi bon vin  
Mon verre est plein...  
Buons, car peut-être un naufrage  
Finira demain  
Notre destin !

CHOEUR, trinquant.

Nargue d'un cœur faux et volage, etc.

(Daniel, qui s'est levé comme pour fuir ces propos, va s'asseoir dans un fauteuil à gauche. et se trouve près de la statue d'Alice dont il lit l'inscription en tremblant.)

DANIEL, reculant vers Zampa.

Dieux ! quel objet s'offre à ma vue !

ZAMPA, assis.

Quoi donc ?

DANIEL.

Cette statue !...

ZAMPA.

Eh bien ?

DANIEL.

Alice Manfredi...

Dont l'amour par vous fut trahi !

La voici...

ZAMPA, la regardant.

Eh bien ! une image de pierre

Te fait trembler !

DANIEL.

C'est que sur vous

Elle semble jeter un regard de colère ;

D'une autre vous voulez être l'heureux époux...

Les morts, dit-on, sont très jaloux.

ZAMPA, se levant, en riant.

Tu crois ?

DANIEL, l'arrêtant.

Qu'allez-vous faire ?

ZAMPA, de même.

Eh ! mais... apaiser sa colère !

DANIEL.

O ciel ! quel caprice nouveau !

Le Chypre a troublé son cerveau...

Je m'attache à vos pas.

CHOEUR, l'excitant en riant.

Il n'ira pas ! il n'ose pas !

DANIEL.

Craignez d'attirer le tonnerre...

CHOEUR, se moquant de Daniel.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

ZAMPA, le repoussant.

Laisse-moi !...

( Il s'avance vers la statue. )

De mon manque de foi

Ton ombre est courroucée.

Belle Alice, pardonne-moi,

Ma faute peut être effacée...

Accepte cet anneau, deviens ma fiancée...

Jusqu'à demain, je suis à toi.

( Il met au doigt de la statue une riche bague. )

DANIEL, dans un coin.

Quel sacrilège !

ZAMPA, souriant.

Eh bien ! regarde-moi...

Ton effroi s'est-il dissipé ?

La foudre m'a-t-elle frappé ?

Allons, rassure-toi,

Chante avec moi :

Au plaisir, à la folie,

Consacrons tous nos instants ;

Le plaisir dans cette vie

Fuit sur les ailes du Temps.

CHOEUR.

Jusqu'à l'aurore

Buvons encore,

Buvons toujours

À nos amours.

( Très animé. )

Au plaisir à la folie, etc.

ZAMPA, se rasseyant.

Où vient, silence !

CHOEUR.

Silence !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; DANDOLO, entrant par la gauche.

DANDOLO, à Zampa.

Pardonnez-moi, si pour quelque moment,

Je trouble votre conférence ;

Notre maîtresse vous attend ;

Elle veut vous parler...

ZAMPA.

Je te suis à l'instant.

( Dandolo sort. )

( À Daniel. )

Prends ce flambeau, marchons !

( Daniel le précède. )

( À ses amis, gaiement. )

A son impatience

La helle ne peut résister.

( Au moment où il va pour sortir, il aperçoit sa bague au doigt de la statue d'Alice. )

Ah ! j'oubliais cette riche alliance

Qu'à son doigt je veux présenter.

( Il veut la reprendre, la main de marbre se referme et se lève brusquement. )

( Reculant. )

Ciel ! qu'ai-je vu !

CHOEUR.

O terreur ! ô prodige !

Ce n'est point un prestige,

Je reste confondu !

DANIEL, tremblant.

Sa main inanquée

À mes yeux s'est fermée !

Notre dernier jour est venu...

( À Zampa. )

Eh quoi ! vous n'êtes pas ému ?

ZAMPA, se remettant.

Du vin la vapeur enivrante

Cause notre erreur, je le voi :

Mais, pour calmer votre épouvante,

Encore un coup, imitez-moi.

( Il se verse à boire avec gaieté. )

Au plaisir, à la folie,

Consacrons...

( Il s'arrête en les voyant tous pâles et immobiles. )

Eh bien ! chantez donc avec moi ! je le veux !

( Le verre en main et les excitant. )

## ENSEMBLE.

ZAMPA.

Au plaisir, à la folie,  
 Consacrons tous nos instants;  
 Le plaisir dans cette vie  
 Fuit sur les ailes du Temps.

DANIEL et LE CHOEUR, tremblant et s'excitant tour-  
 à-tour.

Au plaisir, à la folie...  
 Ah! quel effroi je ressens!

Le plaisir charme la vie...  
 Ce sont mes derniers moments.

(Pendant cet ensemble, Zampa se verse plusieurs fois à boire pour s'étourdir; il fait honte à ses compagnons de leur faiblesse, leur jette sa coupe avec colère, et s'approche de la statue pour arracher la bague; la main se lève et lui fait un geste menaçant; les marins jettent un cri en se groupant de côté; Daniel se cache derrière la table. Zampa reste seul au milieu du théâtre, la tête haute et le regard assuré. La toile tombe.)

## ACTE SECOND.

Le théâtre représente une campagne un peu sauvage, sur le bord de la mer, et au pied des montagnes du Val-Démoné, dont on aperçoit la chaîne à l'horizon. A gauche, quelques piliers dégradés entourés d'arbustes et de vignes suspendues indiquent l'entrée du château de Lugano. A droite, au fond, une chapelle gothique; elle se présente un peu obliquement, de manière que, lorsque les portes sont ouvertes, le public peut en voir l'intérieur. En avant du perron de la chapelle, et près des premières coulisses à droite, on voit les restes d'une tombe dégradée. A gauche de la chapelle, une croix avec une madone.

## SCÈNE I.

(Au lever du rideau, on entend des voix de femmes dans la chapelle dont les portes sont fermées: cette prière termine l'entr'acte.)

CHOEUR, dans la chapelle.

Aux pieds de la madone  
 Prions avec ferveur!...  
 Quand l'espoir abandonne  
 Un malheureux pécheur,  
 Il prie... et la madone  
 Rend la paix à son cœur!  
 Aux pieds de la madone  
 Prions avec ferveur!

ZAMPA, paraissant à gauche.

RÉGATIE.

Camille est là!... je l'entends! elle prie!...  
 Vain espoir!... qui pourrait l'arracher de mes bras?  
 (Avec transport.)

Non, non; il y va de ma vie...  
 Camille, tu m'appartiendras!

CANTABLÉ.

Toi, dont la grace séduisante  
 Porte en mes sens le trouble et le bonheur,  
 Viens, que ta voix douce et touchante  
 Retentisse encore à mon cœur!  
 Beauté faible et craintive,  
 Te voilà ma captive!  
 De l'amour de Zampa  
 Rien ne te sauvera!

CAVATINE.

Il faut souscrire à mes lois!  
 Eh! comment s'en défendre?  
 Quand mon cœur a fait un choix,  
 La belle doit se rendre...  
 En vrai forban, dès que je voi  
 Fille jolie, elle est à moi!  
 Il faut souscrire à mes lois!  
 Eh! comment s'en défendre?

Quand mon cœur a fait un choix,  
 Il faut subir mes lois.

Piquante Bayadère,  
 Par sa danse légère  
 M'enchaîna pour un jour;  
 Des beautés d'Italie,  
 La divine harmonie  
 Mérita mon amour;  
 La prude Castillane,  
 L'indolente Sultane,  
 Cédent à mou seul nom;  
 Et jusqu'à l'Angleterre,  
 Qui, devant lui, moins fière,  
 A baissé pavillon!...

Il faut souscrire à mes lois, etc.

Mais qu'une belle  
 Soit cruelle;

Pour me venger de ses rigueurs  
 Ma voile se déploie.  
 Je l'enlève malgré ses pleurs,  
 Et fais comme un oiseau de proie!...  
 A mes accents son cœur est sourd

Le premier jour;  
 Mais, dès le second, la pauvrette  
 Ne pleure plus autant...  
 Et le troisième... en soupirant,  
 Je l'entends qui répète:

Il faut souscrire à ses lois!  
 Eh! comment s'en défendre,  
 Quand son cœur, etc.

## SCÈNE II.

DANIEL, ZAMPA.

(Daniel est richement vêtu. Il sort du château de Lugano.)

ZAMPA, gaiement.

Eh bien, vertueux Daniel, es-tu un peu remis de ta frayeur?

DANIEL, secouant la tête.

Vous riez de tout, capitaine; mais moi, je n'en ai pas dormi de la nuit! Cette main de marbre, ce regard menaçant...

ZAMPA.

Folie! illusion!... Tu as revu ce matin cette statue si terrible, immobile à la même place...

DANIEL.

Avec cette différence, que la bague avait disparu.

ZAMPA.

Oh! pour cela, il n'y a rien de surnaturel! nos honnêtes camarades étaient là; elle est dans la poche de l'un d'eux; peut-être dans la tienne?

DANIEL.

J'atteste le ciel...

ZAMPA.

Ah! pas de serments si tu veux que je te croie, et laisse là le ciel qui ne s'occupe guère de toi.

DANIEL, joignant les mains.

Quel homme!

ZAMPA, sérieusement.

A-t-on exécuté mes ordres?

DANIEL, montrant son costume.

Vous voyez : tout l'équipage est superbe. J'ai mis l'habit de ce pauvre capitaine portugais... il est bien à moi à présent; j'ai assez fait dire de messes pour lui. Les autres ont choisi dans le magasin... Mais sérieusement, capitaine, ce mariage!... la belle Camille consent à vous épouser?

ZAMPA.

Le moyen de s'y refuser quand le salut de son père en dépend? Elle s'est jetée à mes pieds, les a arrosés de larmes. Soins inutiles! il a fallu se résigner.

DANIEL.

Ça vous portera malheur! nous en serons pour nos frais... Il nous faudra déguerpir avant la noce.

ZAMPA.

Eh! pourquoi?

DANIEL.

On s'est aperçu de l'évasion de Zampa.

ZAMPA, avec ironie.

Vraiment?

DANIEL, à voix basse.

Toutes les troupes sont sur pied.

ZAMPA.

Ah! diable.

DANIEL, de même.

Par-tout où il sera arrêté, sa sentence doit être exécutée à l'instant... Vous voyez qu'il n'y a pas un moment à perdre.

ZAMPA.

C'est juste; je vais donner l'ordre...

DANIEL.

De battre en retraite?

ZAMPA, riant.

D'avancer l'heure de la cérémonie...

DANIEL, indigné.

Quoi! vous songez encore?... Oh! que vous mériteriez que cette belle Camille vous livrât elle-même!

ZAMPA.

Elle s'en gardera bien! Les jours de son père sont attachés aux miens; la voilà obligée de veiller à ma sûreté.

DANIEL.

Mais nous ne pouvons échapper aux recherches.

ZAMPA.

J'ai un moyen sûr de les rendre inutiles.

DANIEL.

Mais enfin...

ZAMPA.

Pas un mot de plus. (D'un ton expressif.) Tu sais, mon bon Daniel, comment j'ai l'habitude de répondre aux objections.

DANIEL, regardant le poignard que Zampa caresse.

C'est différent; du moment que l'on me donne des raisons!...

ZAMPA, avec tranquillité.

C'est bien! je vais songer à ma toilette. Toi, guette le retour de Pietro, c'est plus important que tu ne penses; dès qu'il sera revenu de Messine, amène-le sur-le-champ, et souviens-toi que, fussions-nous entourés de tous les sbires de la Sicile, Zampa répond de vous!

( Il rentre dans le château. )

SCÈNE III.

DANIEL, seul.

Il répond de nous! il répond de nous! et si nous étions pendus, qui est-ce qui irait lui demander des comptes?... Je sais bien que ce diable d'homme a des ressources inattendues : mais son étoile commence à pâlir! Ce prodige... il a beau le nier! j'ai des yeux, je l'ai vu... ( secouant la tête. ) et si saint Benoit ne nous assiste, il nous arrivera malheur!... Je crois que c'est le cas de mettre un peu d'ordre à ses affaires.

( Il se recueille et paraît faire des actes de contrition. )

SCÈNE IV.

RITTA, sortant du château; DANIEL, du côté opposé.

RITTA, à elle-même.

Je n'y conçois rien! un autre mariage! le père qui prolonge son absence; l'amant qui ne paraît plus; et ma maîtresse qui ne veut rien dire!... ah! je ne peux pas vivre comme cela! Il faut que je sache quel est ce nouvel époux : peut-être qu'en faisant causer ses gens...

DANIEL, à part.

Diable de statue! (Il se retourne et aperçoit Rit-  
ta.) Ah! mon Dieu! la voilà encore!... Non...  
c'est une femme. Je ne peux plus voir une robe  
sans trembler de la tête aux pieds.

RITTA, de loin et à part.

En voici un!... comment entamer la conver-  
sation?... (Feignant de tousser.) Hem! hem!

DANIEL, la regardant avec plaisir.

Tournure honête et modeste! ce serait vrai-  
ment dommage que la pauvre créature tombât  
entre les mains d'un de ces misérables...

(Il s'approche un peu.)

RITTA, le regardant du coin de l'œil.

Il y vient!

DANIEL, souriant, et regardant si personne ne le voit.

Si je lui offrais mes services? Au fait, je suis  
veuf, ou à-peu-près... et personne ne me voit.  
(Allant sur la pointe des pieds et lui prenant la taille.)  
Aimable Sicilienne!

(Ils se regardent et restent confondus.)

DUO.

RITTA.

Juste ciel!

DANIEL.

Ah! grand Dieu!

RITTA.

Qu'ai-je vu?

DANIEL, à part.

C'est ma femme!

RITTA.

Quel bonheur!

DANIEL, à part.

Par Notre-Dame!

C'est avoir du malheur!

RITTA, courant à lui.

C'est toi, c'est toi

Que je revois!

Mon bon Daniel, viens donc ici!

Oui, c'est bien toi, Dieu soit béni!

Mon pauvre ami,

Mon cher mari,

Que j'ai pleuré, que j'ai cru mort!

Mais parle donc... quel est ton sort?

Qu'as-tu fait? Qu'es-tu devenu?

Es-tu bien riche? D'où viens-tu?

Tu ne dis rien?

DANIEL, à part.

Tenons-nous bien,

Sa langue nous perdrait.

RITTA.

Es-tu donc devenu muet?

Je suis Ritza...

DANIEL, jouant l'étonnement.

Ritza!... qu'est-ce que c'est?

Que voulez-vous, ma bonne femme?

RITTA, interdite.

Bonne femme!

Ah! sur mon ame,

Ce n'est pas lui;

Car jamais mon mari

Ne m'a dit: Bonne femme!...

Ce n'est pas lui!

ENSEMBLE.

RITTA, à part.

Cet or, ces habits... tout m'étonne;  
Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui!  
Pourtant cette mine friponne  
Est bien celle de mon mari.

DANIEL, à part.

Cet or, ces habits... tout l'étonne;  
Elle se trouble, Dieu merci!  
Tenons-nous bien, car la friponne  
Adore encore son mari.

DANIEL, souriant.

Et ce mari?

RITTA, à part.

Jusqu'à sa voix! si c'était lui!...

(Haut.)

Il est parti,  
Mais près de moi  
Quand je vous voi,  
Je croirais presque que... c'est toi!

DANIEL, offensé.

Hein!

RITTA, se reprenant..

Non...

DANIEL.

Ma chère,

Vous me semblez bien familière!

RITTA.

Pardon, pardon.

DANIEL.

Je lui ressemble donc?

RITTA.

(Soupirant.)

Étonnamment! Pauvre garçon!

DANIEL, se rengorgeant.

Diable! c'était un homme aimable!

RITTA.

Ah! monsieur... si bon! tant d'esprit!...

D'une humeur toujours agréable...

DANIEL, flatté.

Vraiment?

RITTA, à part.

Il sourit!

(Haut.)

Parfois peut-être un peu colère...

DANIEL.

Plait-il?

RITTA.

Taquin, brutal...

DANIEL, fronçant le sourcil.

Comment?

RITTA.

Mais ça ne durait qu'un moment.

DANIEL, souriant.

Ah!

RITTA.

Son caractère

Était charmant...

(Avec un geste.)

Quand il n'était pas trop frappant.

DANIEL.

Hein?

RITTA, sanglotant.

Je le regrette tant!

Mon cher Daniel... Ah! ah! ah! ah!

DANIEL, à part.

Dans quel désespoir la voilà!

La pauvre femme!

Je ne croyais pas, sur mon âme,

Qu'on pût m'aimer à ce point-là!

ENSEMBLE.

RITTA, à part.

Vraiment son langage m'étonne!

Serait-ce lui? N'est-ce pas lui?

Plus je vois sa mine friponne,

Plus je retrouve mon mari!

DANIEL, à part.

Ses pleurs, son amour, tout m'étonne!

Et je me sens presque attendri;

Comment croire que la friponne

Restât fidèle à son mari?

TRIO.

DANIEL, à part.

Je n'y tiens plus... elle soupire!...

(Haut.)

Et vous l'aimiez donc bien?...

RITTA.

Ah!... ça!... je puis le dire,

Et depuis qu'il est mort...

DANIEL.

Eh bien?

RITTA.

Les hommes ne me sont plus rien.

SCÈNE V.

LES MÊMES; DANDOLO, accourant.

DANDOLO.

Madam' Ritta?

RITTA.

Que veux-tu donc?

DANDOLO, sans voir Daniel.

Ah! vous voilà!

Vous serez contente, j'espère!

J'ai fait tout ce que vous vouliez...

Nos bans sont publiés,

Et dans deux jours nous serons mariés.

RITTA, bas.

Vous-tu te taire?

DANIEL.

Qu'ai-je entendu!

DANDOLO, l'apercevant.

Ah! je n'avais pas vu!

ENSEMBLE.

DANIEL, à part.

J'étouffe de colère!

Quelle fidélité!

De sa vertu sévère

Je suis épouvanté!

RITTA, à part.

Il paraît en colère!

Très bien, en vérité!...

De son regard sévère

Mon cœur est enchanté.

DANDOLO, à part.

Pourquoi cette colère!

Eh! mais, en vérité,

De son regard sévère

Je suis épouvanté.

DANIEL.

Et ce mari, l'objet de vos amours!...

RITTA.

Ah! je l'aimerai toujours!

(Tendrement.)

Mais, puisque ma triste demeure

Retentit en vain de son nom;

Puisqu'à mes cris... personne ne répond...

Voilà dix ans que je le pleure,

Il faut bien s'faire une raison.

ENSEMBLE.

DANIEL, à part.

J'étouffe de colère!

Quelle fidélité!

De sa vertu sévère

Je suis épouvanté!

RITTA, à part.

Il paraît en colère!

Très bien, en vérité...

De son regard sévère

Mon cœur est enchanté.

DANDOLO, à part.

Pourquoi cette colère!

Eh! mais, en vérité,

De son regard sévère

Je suis épouvanté.

DANIEL.

Morbleu! (A part.) Allons, j'oublie que je suis mort, et que je dois être insensible à ces petits désagréments?...

DANDOLO, à Ritta.

Mais qu'est-ce que ça lui fait que je vous épouse?...

RITTA, bas.

Taisez-vous donc!... Ce petit bon homme est d'une indiscretion!

DANIEL, d'un air agréable et passant entre eux.

C'est très bien, mes bons amis! je vois que vous vous convenez à merveille, et je vous engage à vous marier le plus tôt possible!...

RITTA, interdite.

Ah! mon Dieu!... ce n'est donc pas lui!...

DANDOLO.

Certainement, nous allons nous marier!

DANIEL, bas à Dandolo.

Si tu t'en avises, je t'assomme!...

DANDOLO, effrayé.

Hein?...

RITTA.

Qu'est-ce que c'est?

DANIEL, souriant.

Rien!... je lui disais que, s'il vous manquait un témoin, je me ferais un vrai plaisir!... (Bas à Dandolo.) Ne lui parle plus, et ne me quitte pas... sinon, je ferai dire des messes pour toi!...

DANDOLO, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?...

RITTA, voyant que Daniel l'emmené.

Eh bien! où allez-vous?...

DANIEL, lui serrant le bras.

Je l'ai prié de me servir de guide...

DANDOLO.

Oui... monsieur m'a prié... Oh!...

RITTA.

Mais vous allez revenir?

DANDOLO.

Sans doute... (Geste de Daniel.) Ouf!... c'est à dire... non!... si fait... et puis... (à mi-voix) du reste, madame Ritta, calmez-vous, et sur-tout ne me regardez pas si tendrement... (Secouant son bras.) Vous ne savez pas le mal que ça me fait!...

(Daniel l'entraîne.)

## SCÈNE VI.

RITTA, seule.

Qu'est-ce que cela signifie? ne me regardez pas si tendrement! On dirait qu'il y renonce!... Ah! mon Dieu! vous verrez que de deux... il ne m'en restera pas un!... Ce sont ces maudits étrangers qui ont jeté un sort sur tous les mariages!... mais ça ne se passera pas ainsi... je ne puis pas rester veuve plus long-temps, et si Notre-Dame de Bon-Secours m'abandonne!... (Apercevant Alphonse.) Ah! voilà monsieur Alphonse!... Au moins, celui-ci m'apprendra quelque chose.

## SCÈNE VII.

ALPHONSE, RITTA.

(Les vêtements d'Alphonse sont en désordre et couverts de poussière. Il entre par la droite.)

ALPHONSE, agité.

C'est toi, Ritta!

RITTA.

Comme vous êtes agité!

ALPHONSE.

J'ai cru que je ne pourrais pas m'échapper de leurs mains...

RITTA.

Des mains de qui?

ALPHONSE.

Un piège affreux! des misérables qui m'attendaient dans le bois, et dont je n'ai pu me débarrasser qu'après un combat opiniâtre.

RITTA.

Allons! encore un événement!

ALPHONSE.

Plût au ciel que je fusse mort sous leurs coups! je ne connaîtrais pas un tourment mille fois plus horrible!

RITTA.

Quoi! vous savez déjà?...

ALPHONSE.

Que Camille m'abandonne, me trahit!...

RITTA.

Ah! ne l'accusez pas, monsieur Alphonse; elle est assez malheureuse, la pauvre enfant!... elle a passé la nuit à prier, en prononçant votre nom, celui de son père...

ALPHONSE, amèrement.

Mon nom! et quel est donc ce rival?

RITTA.

On l'ignore; c'est un mystère impénétrable! il a une suite nombreuse, il répand l'or à pleines mains, et séduit tout le monde par ses présents; mais personne ne le connaît que ma maîtresse.

ALPHONSE.

Camille? (Vivement.) Je veux la voir, lui parler à l'instant!... Après tous ses serments, elle ne peut me livrer au désespoir, sans me dire au moins de quel crime je suis coupable. (Il fait un pas et voit Camille qui sort de la chapelle.) C'est elle!...

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAMILLE, suivie de deux de ses femmes.

CAMILLE, levant les yeux à la voix d'Alphonse.

Alphonse! (A part.) Ah! j'espérais que le ciel m'épargnerait cette dernière épreuve!

(Elle veut sortir. Alphonse la retient. Ritta et les deux femmes s'éloignent pendant la ritournelle, et sur un signe de Camille.)

DUO.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, avec un calme affecté.

Pourquoi vous troubler à ma vue?

Je sais tout; calmez votre effroi.

Mais de cet arrêt qui me tue,

La cause doit m'être connue.

Qu'ai-je donc fait? Répondez-moi.

CAMILLE.

A peine je respire.

ALPHONSE.

Un seul jour a-t-il pu suffire

Pour m'égarer de votre cœur?



CAMILLE, les mains jointes.  
Ayez pitié de ma douleur.  
(Avec effort.)

Alphonse ! je ne puis rien dire !

ALPHONSE, vivement.

Ah ! j'ai tout deviné...

CAMILLE, effrayée.

Grands dieux !

ALPHONSE.

En vain vous voudriez le taire...

CAMILLE.

Comment ?

ALPHONSE.

Ce sacrifice affreux...

CAMILLE.

Eh bien !

ALPHONSE.

C'est votre père...

CAMILLE, avec force.

Ah ! ne l'accusez pas !

S'il le savait, hélas !

Il n'y souscrirait pas !

ALPHONSE, confondu.

Qu'entends-je ? Ô ciel !

CAMILLE, avec ame.

Tel est le destin qui m'accable,  
Je dois vous fuir, vous oublier,  
Et ne puis me justifier  
Sans devenir bien plus coupable.

ENSEMBLE.

CAMILLE, à part.

Pour mon cœur quel moment !  
Ce doute qui l'accable  
Augmente mon tourment.

ALPHONSE, à part.

Quel langage effrayant !  
Ce doute qui m'accable  
Augmente mon tourment.

ALPHONSE, vivement.

Quel est donc cet époux ?

CAMILLE, avec trouble.

Ne m'interrogez pas.

ALPHONSE.

Quels sont ses droits sur vous ?

CAMILLE.

Ne m'interrogez pas.

ALPHONSE.

Ah ! si pour vous défendre

Il ne faut que mon bras...

CAMILLE, effrayée.

Parlez bas !

Il pourrait vous entendre,  
Et la mort suit toujours ses pas.

ALPHONSE.

Que dites-vous ?

CAMILLE, vivement.

Séparons-nous.

ENSEMBLE.

CAMILLE, tendrement.

Il faut se quitter pour la vie !  
Alphonse, reçois mes adieux...  
Loin de toi, ta fidèle amie  
Pour ton bonheur fera des vœux.

ALPHONSE.

Eh quoi ! se quitter pour la vie,  
Prononcer d'éternels adieux !...  
Ah ! le seul bonheur que j'envie  
Est de pouvoir expirer à tes yeux !

ALPHONSE, amèrement.

Tu ne m'aimas jamais.

CAMILLE.

O ciel ! qu'oses-tu dire ?

Moi ! je ne t'aimais pas ! Ingrat, je t'aime encor ;  
C'est pour toi seul que je respire,  
Mon amour est mon seul trésor ;  
En cet instant je puis encor le dire ;  
Mais bientôt un autre serment...

ALPHONSE, saisissant sa main.

Ah ! Camille !...

(On entend sonner une heure.)

CAMILLE, le repoussant.

Écoute ! on m'attend.

ENSEMBLE.

CAMILLE, tendrement.

Il faut se quitter pour la vie,  
Alphonse, reçois mes adieux !...  
Loin de toi, ta fidèle amie  
Pour ton bonheur fera des vœux.

ALPHONSE.

Eh quoi ! se quitter pour la vie,  
Prononcer d'éternels adieux !...  
Ah ! le seul bonheur que j'envie  
Est de pouvoir expirer à tes yeux !

(Camille rentre précipitamment.)

SCÈNE IX.

ALPHONSE, seul.

Elle me fuit, et m'ordonne de l'oublier ! ah !  
je n'obéirai point ! Je reste ici, près de cette  
chapelle, où l'on doit les unir, et je saurai  
quels devoirs peuvent être plus puissants que  
les ordres d'un père !

SCÈNE X.

DANDOLO, sortant du château ; ALPHONSE,  
de côté.

DANDOLO, à la cantonade.

A-t-on jamais vu ! je vous dis que, si on les  
laisse faire, ils les prendront toutes. (Apercevant  
Alphonse.) Ah ! vous v'là, monsieur Alphonse !  
Eh bien ! nous pouvons nous donner la main !...  
pauvre madame Rita !

ALPHONSE, absorbé dans ses réflexions.

Je ne puis le croire encore !

DANDOLO.

Ni moi non plus! d'autant qu'il ne veut pas l'épouser... je viens de le lui demander... et il me défend d'y songer! le plaisir de contrarier... Que diable! s'il ne veut pas, qu'il n'empêche pas les autres! c'est vrai, je lui suis plus attaché que je ne croyais, à cette pauvre femme! tout-à-l'heure, en passant dans la grande salle où ils sont encore à déjeuner, parceque ces gaillards-là, ça déjeune... jusqu'au dîner; elle m'a pincé le bras en signe d'amitié, ça m'a fait plaisir... mais j'ai senti en même temps un coup de poing... c'était l'autre!

ALPHONSE, qui l'écoute à peine.

Et tu n'avais pas d'armes!

DANDOLO.

Fort heureusement, car je ne sais pas ce qui serait arrivé... avec de pareils misérables!

ALPHONSE, levant la tête.

Des misérables!... tu sais donc qui c'est? tu as donc appris quelque chose?

DANDOLO, mystérieusement.

Non, mais j'ai des soupçons.

ALPHONSE, vivement.

Explique-toi?

DANDOLO, de même.

Ces gens-là me sont suspects!

ALPHONSE.

Et leur chef?

DANDOLO.

Ne vaut pas mieux que les autres. (Lui faisant signe de se contenir.) Chut!... ils disent tous que ce sont des seigneurs; ça n'est pas possible!... ils ont de beaux habits, c'est vrai; ils boivent rondement, je ne dis pas; mais ils ont des manières si singulières! pendant que je les servais, il n'y a qu'un instant, j'en ai vu plusieurs qui, après avoir bu, mettaient la tasse d'argent dans leur poche! je ne pense pas que ce soit l'habitude des seigneurs d'emporter, comme ça, l'argenterie en sortant de table.

ALPHONSE.

Est-ce là tout?

DANDOLO.

Non pas vraiment! je les ai entendus chuchoter, et se dire d'un air inquiet: *Pietro* ne revient pas; s'il était pris, on serait bien vite sur nos traces, et nous serions perdus.

ALPHONSE.

Pietro?

DANDOLO.

C'est un des leurs, qui s'est embarqué hier à la pointe *San-Felice*, et dont ils attendent le retour.

ALPHONSE, vivement.

Si l'on pouvait guetter l'arrivée de cet homme!...

DANDOLO, de même.

Et intercepter leur correspondance!

ALPHONSE, agité.

Oui, oui! il est clair que Camille est trompée;

il y va de son salut!... Écoute, Dandolo, tu aimes ta maîtresse?

DANDOLO, d'un air résolu.

Oui, monsieur.

ALPHONSE.

Tu as du courage?...

DANDOLO, hésitant.

Je ne sais pas... mais, puisque vous le dites, vous devez vous y connaître mieux que moi.

ALPHONSE.

Cours sur la grande place; une partie de ma compagnie y doit être arrivée; demande, de ma part, à l'officier quelques hommes... vous vous embusquerez à la pointe *San-Felice*, et dès que ce *Pietro* paraîtra...

DANDOLO.

Je comprends!

ALPHONSE, écoutant.

Quel bruit?

DANDOLO.

C'est le peuple qui se rassemble pour le mariage...

ALPHONSE.

Il n'y a pas un moment à perdre. Cours vite; moi, je les attends au pied même de l'autel.

DANDOLO, s'excitant.

C'est dit! Rien ne donne du courage comme la crainte d'être assommé!

(Il sort par un sentier pratiqué dans les rochers, tandis qu'Alphonse passe derrière la chapelle. Aussitôt les cloches se font entendre, et le théâtre se remplit de pêcheurs, de jeunes filles qui arrivent dans des nacelles, de villageois qui descendent des montagnes.)

## SCÈNE XI.

ZAMPA, en costume magnifique; LES MARINS, richement vêtus; PÊCHEURS, VILLAGEOIS, JEUNES FILLES.

FINAL.

CROEER.

L'écho de nos montagnes  
A retenti soudain  
Du chant de nos campagnes,  
Des sons du tambourin.

C'est la fête  
Qui s'apprête,  
Le plaisir doit nous réunir.

ZAMPA, au peuple.

A cette heureuse fête,  
Amis, hâtez-vous d'accourir.

BARCAROLLE.

I.

Douce jouvencelle,  
Viens sur ta nacelle,  
Traverse les flots;  
Tandis qu'elle vole,  
Que ta barcarolle  
Frappe les échos.  
Si ton cœur n'aime déjà,  
Sois moins fière,

Moins sévère,  
Car bientôt ton tour viendra.

CHOEUR.

Sois moins fière, etc.

ZAMPA.

II.

Aimable fillette,  
Dont l'âme inquiète  
Rêve un jeune époux;  
Dans ce mariage  
Tu vois le présage  
Des jours les plus doux.  
A ta voix l'écho dira:  
Patience  
Et constance,  
Car bientôt ton tour viendra.

CHOEUR.

Patience, etc.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; CAMILLE, pâle et conduite par DANIEL, RITTA, FEMMES, SUITE.

ZAMPA, avec joie.

C'est elle.

TOUS, allant au-devant d'elle.

La voilà!

CHOEUR.

L'écho de nos montagnes  
A retenti soudain, etc.

(Tandis que l'on entoure Camille en formant des danses, elle se dirige vers la madone, à gauche de la chapelle, et s'agenouille devant la croix pour dire sa prière; tout le peuple l'imité, ainsi que Daniel et Ritza. Zampa, qui se trouve de l'autre côté, en avant de la chapelle, regarde Camille avec amour.)

ZAMPA, à part.

Quelle beauté noble et touchante!  
Comment la voir sans l'adorer!  
Qu'il me tarde de lui jurer  
Qu'une flamme constante...

(En ce moment le théâtre s'obscurcit un peu; la statue d'Alice sort du tombeau qui est en avant de la chapelle; elle se lève, droite, à côté de Zampa, avance la main, et lui montre la bague qui est encore à son doigt; elle semble lui rappeler ses serments, le menacer, et se recouche ensuite dans le tombeau qui se reforme. Pendant cette vision, Zampa est immobile, et pâle de surprise.)

ZAMPA, reculant.

Ciel!

DANIEL, s'approchant à sa voix.

Qu'avez-vous?

ZAMPA, agité.

Encore elle!

Loiu de moi, spectre affreux!  
Ah! ma raison chancelle!...

DANIEL, bas.

Comment!...

ZAMPA, l'œil fixe.

Toujours devant mes yeux!...

Cette vision effrayante!

Cette bouche glacée et cet œil sans regard!

DANIEL, bas.

Où donc?...

ZAMPA, détournant la tête.

Là!... là!... l'air hagard!

Et la main menaçante!

DANIEL.

Vous vous trompez...

ZAMPA, étonné et regardant de tous côtés.

En effet! rien!

Pendant je l'ai vue!

DANIEL, devinant.

La statue?...

Je vous le disais bien...

ZAMPA, regardant les danses qui ont repris autour de lui.

Erreur! folie!...

Tout est calme! Regarde: on danse autour de moi. Ces visages riants n'inspirent pas d'effroi.

DANIEL, avec crainte.

Et le diable est de la partie!...

Croyez-moi,

Remettez la cérémonie!

ZAMPA, avec résolution.

Non! rien ne m'intimidera;

Ruses d'enfer, sorcellerie,

Rien ne peut effrayer Zampa!

(Offrant la main à Camille.)

Venez! on nous attend.

(Ils se disposent à entrer dans la chapelle.)

ALPHONSE, sur le seuil de la porte.

Arrêtez!...

CAMILLE, avec effroi.

C'est Alphonse!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ZAMPA, à part.

Que vois-je?...

ENSEMBLE.

ZAMPA, CAMILLE, DANIEL, RITTA, CHOEUR, ALPHONSE.

ZAMPA, à part.

C'est Alphonse!

C'est mon rival!

Sa présence m'annonce

Quelque projet fatal!

CAMILLE, DANIEL, RITTA, CHOEUR, à part.

C'est Alphonse!

C'est son rival...

Sa présence m'annonce

Quelque dessein fatal!

ALPHONSE, à Camille.

Entre Alphonse...

Et son rival,

Que votre cœur prononce

En cet instant fatal!

ALPHONSE, à Camille.

Avant que cet hymen vous lie,

Et qu'un rival obtienne votre foi,  
 Il faudra m'arracher la vie!  
 (Passant près de Zampa, comme pour le défier.)  
 Près de ces lieux à l'instant suivez-moi...  
 Que ce fer...  
 (L'envisageant.)  
 Dieux !...  
 ZAMPA.  
 Eh ! mais, quel trouble !  
 CAMILLE, à part.  
 Je tremble !...  
 ALPHONSE, le regardant.  
 Non, je ne me trompe pas !  
 DANIEL, à part.  
 Il le connaît !...  
 ZAMPA, à part.  
 Quel embarras !  
 ALPHONSE.  
 Ma surprise redouble...  
 (Tirant de sa ceinture le signalement que l'on a vu au premier acte.)  
 DANIEL et LES MARINS, à part.  
 O ciel ! quel embarras affreux !...  
 Comment nous cacher à ses yeux !  
 ALPHONSE, regardant Zampa et consultant le papier.  
 Ces traits, ces yeux !...  
 Ce front audacieux...  
 C'est lui !  
 TOUS.  
 Qui donc ?  
 CAMILLE, à part.  
 O mon père !...  
 ALPHONSE, au peuple qui l'entoure.  
 Ce terrible corsaire,  
 Cet infâme Zampa !  
 Le voilà !  
 TOUS, entre eux, se montrant Zampa qui est à droite avec  
 ses marins.  
 Est-il possible !  
 Quoi, Zampa,  
 Ce corsaire terrible...  
 Le voilà !  
 (Avec explosion.)  
 Il est donc en notre puissance !  
 Vengeance ! vengeance !  
 Il périra !  
 DANIEL, bas à Zampa.  
 Et nous sommes sans armes !  
 ZAMPA, bas.  
 Silence !  
 (Haut et souriant avec audace.)  
 Qui, moi, Zampa ? quelle apparence !  
 Pour se défaire d'un rival,  
 Le moyen est original !  
 (Bruit.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; DANDOLO, accourant, suivi d'UN  
 OFFICIER et de PLUSIEURS SOLDATS.

DANDOLO, essouffé.  
 Victoire ! victoire !  
 Nous les tenons !  
 ALPHONSE, vivement.  
 Qui ?  
 DANDOLO.  
 Les brigands !  
 (Montrant les soldats.)  
 Grace à ces braves gens !  
 Je me suis couvert de gloire.  
 Vous allez savoir du nouveau !  
 Et ce papier surpris dans les mains de Pietro...  
 Regardez !  
 (Lui donnant le papier.)  
 ALPHONSE, lisant la suscription.  
 Pour Zampa !  
 TOUS.  
 Pour Zampa !  
 CAMILLE, à part.  
 Tout l'accable !  
 Et mon père est perdu...  
 ALPHONSE, le montrant à Zampa.  
 Pour Zampa !  
 ZAMPA, froidement.  
 Je le voi.  
 ALPHONSE.  
 Nierez-vous encor ?  
 ZAMPA.  
 Non.  
 ALPHONSE.  
 Ce papier ?...  
 ZAMPA.  
 Est pour moi.  
 TOUS, levant leurs armes.  
 Misérable !...  
 ZAMPA, avec assurance.  
 Lisez !...  
 (Moment de silence.)  
 ALPHONSE, ouvrant la lettre, et lisant.  
 « La main du vice-roi !  
 « Pour soutenir la guerre,  
 « Qu'aux Ottomans nous déclarons,  
 « De Zampa, de ses compagnons,  
 « Nous accordons la grace entière !  
 (Mouvement général.)  
 « Acceptons ses secours, l'admettons dans nos rangs !  
 « Qu'il combatte sous la bannière  
 « Qu'il méconnut long-temps !  
 « A ce prix, son pardon est accordé sur terre...  
 « Qu'il l'obtienne du ciel !... »  
 ZAMPA, légèrement.  
 Le ciel, c'est mon affaire !  
 ALPHONSE, accablé.  
 L'ai-je bien lu ?...

DANIEL, avec joie.  
Quel changement!...

ZAMPA, à ses gens.

A mon pouvoir croirez-vous maintenant!  
(Au peuple.)

Que toute crainte soit bannie...  
Oui, mes amis, ce Zampa redouté,  
Désormais consacrer sa vie  
À défendre vos jours et votre liberté!

ENSEMBLE.

ALPHONSE, CAMILLE, RITTA, DANDOLO, CHOEUR,  
PEUPLE, MARINS.

ALPHONSE.

Quelle douleur  
Vient déchirer mon cœur!  
Sa vue augmente mes alarmes,  
Sa vue augmente ma fureur!

CAMILLE, RITTA, DANDOLO, regardant Alphonse.

Quelle douleur  
Doit déchirer son cœur!  
Tout vient redoubler nos alarmes:  
Comment apaiser sa fureur?

CHOEUR, PEUPLE, MARINS.

Honneur! honneur!  
À notre défenseur!  
Plus d'alarmes!  
Grâce à ses armes,  
La paix nous promet le bonheur!

ALPHONSE, avec fureur et brisant son épée.  
Que je serve avec lui, que je me déshonore!  
Jamais!...

CAMILLE, tremblant.

O ciel!

ALPHONSE.

Et vous, Camille! et vous,  
Qu'attendez-vous encore?  
Oseriez-vous le nommer votre époux?

ZAMPA, prenant la main de Camille  
Venez!

ALPHONSE, à Camille.  
Qu'allez-vous faire?

CAMILLE, émue.

Alphonse!...

ZAMPA, bas à Camille.

Et votre père...

Il est encore en mon pouvoir!

CAMILLE, regardant Alphonse avec douleur, et donnant  
la main à Zampa.

Je suivrai mon devoir!

ENSEMBLE.

ZAMPA, regardant Alphonse.

De sa fureur

Je ris au fond du cœur...

Plus de soucis et plus d'alarmes.

Rien ne peut troubler mon bonheur!

CAMILLE, RITTA, DANDOLO.

Quelle douleur, etc.

ALPHONSE.

Quelle douleur

Vient déchirer mon cœur!

Sa vue augmente mes alarmes,

Je ne puis calmer ma fureur!

CHOEUR, PEUPLE, DANIEL, MARINS.

Honneur! honneur!

À notre défenseur!

Plus d'alarmes!

Grâce à ses armes,

La paix nous promet le bonheur!

(Les portes de la chapelle se sont ouvertes et laissent voir l'intérieur, éclairé pour la cérémonie; l'évêque et ses prêtres en habits pontificaux sont à l'autel. Les soldats portent les armes; le peuple et les femmes se mettent à genoux, tandis que l'orgue fait entendre un chant religieux qui termine le final. Zampa et Camille, qui se soutient à peine, montent les degrés du perron: au moment où ils se mettent à genoux sur des coussins placés à l'entrée de la chapelle et où l'évêque s'avance pour les bénir, la toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de l'appartement de Camille. Au fond, une riche portière, retombant en draperie, conduit à l'alcôve, au fond de laquelle on aperçoit un lit magnifique, avec un prie-dieu. À gauche, une fenêtre ouverte jusqu'au bas, et donnant sur un balcon extérieur; près de là, un guéridon avec une lampe d'argent qui éclaire la scène; portes latérales; la fenêtre, ornée de vitraux gothiques, et les portes, sont garnies de draperies pareilles à celles de l'alcôve.

SCÈNE I.

CAMILLE, seule.

(Elle est assise à droite et en négligé du soir.)

Est-ce un rêve? me voilà donc sa femme!...  
lui! dont le regard seul m'épouvante; mais  
mon père est sauvé! il va m'être rendu... j'en ai  
vu donner l'ordre, et, en le serrant dans mes  
bras, j'oublierai de quel prix j'ai payé ce bon-  
heur!... (Après un silence.) Pauvre Alphonse! il  
est parti sans doute, et ne saura jamais que je

n'ai cédé qu'au plus saint des devoirs!... (On  
entend en dehors une ritournelle de mandoline qui conti-  
nue jusqu'au nocturne.) (Écoutant.) Qu'entends-je?  
cet air sicilien que nous avons répété si souvent  
ensemble... (Elle se lève et regarde par la fenêtre.)  
Qui donc?... je ne vois, à la clarté de la lune,  
qu'un jeune pêcheur dont la barque s'approche  
lentement.

NOCTURNE.

ALPHONSE, en dehors.

Où vas-tu, pauvre gondolier?

— Je vais sur un autre rivage  
Chercher un sol hospitalier  
Que n'ait point flétri l'esclavage !

CAMILLE, parlant.  
C'est sa voix !...

ALPHONSE, continuant.  
Adieu donc pour toujours,  
Terre chérie !  
O ma belle patrie !  
Adieu donc mes amours  
Et mes beaux jours !

CAMILLE, parlant pendant la ritournelle.  
Quelle imprudence !...  
(Elle s'approche du balcon.)

## ENSEMBLE.

DEUXIÈME COUPLET EN DUO.

CAMILLE, sur le théâtre.  
Au malheur que je dois subir,  
N'ajoute pas par ta présence ;  
Ton aspect me fait trop souffrir :  
Il me rend presque l'espérance !...  
Adieu donc pour toujours,  
Toi, qu'une amie  
Aimait plus que la vie...  
Adieu donc mes amours  
Et nos beaux jours !

ALPHONSE, en dehors.  
Pour mon exil, prêt à partir,  
Qu'un regard calme ma souffrance...  
Un regard est un souvenir  
Qui me tiendra lieu d'espérance.  
Adieu donc pour toujours,  
O mon amie !  
O ma belle patrie !  
Adieu donc mes amours  
Et nos beaux jours !

(Camille s'éloigne de la fenêtre, la tête cachée dans ses  
mains; Alphonse paraît aussitôt sur le balcon qu'il vient  
d'escalader.)

## SCÈNE II.

ALPHONSE, en costume de matelot; CAMILLE.

CAMILLE, effrayée et jetant un cri.

Ah!... (Reculant.) Que vois-je!

ALPHONSE, à voix basse.

Silence !

CAMILLE.  
Vous, ici !...

ALPHONSE.

Ne craignez rien, personne ne m'a vu; vos  
femmes sont retirées dans leur appartement,  
et celui que l'on nomme votre époux visite le  
port, l'arsenal, suivi de tous ses gens. Les mo-  
ments sont chers : écoutez-moi.

CAMILLE.  
Que voulez-vous, grands dieux !...

ALPHONSE.  
Vous sauver.

CAMILLE.  
Moi ?

ALPHONSE.

Je connais enfin la cause de mon malheur.  
Un mot échappé à ce misérable m'a appris la  
captivité de votre père et le sacrifice qui vous  
était imposé; vous l'avez accompli, Camille,  
vous le deviez sans doute! mais une promesse  
arrachée par la violence ne saurait lier votre  
sort.

CAMILLE.  
Que dites-vous ?

ALPHONSE, vivement.  
Je ne puis supporter la pensée de vous savoir  
la compagne de ce monstre... j'ai voulu l'appel-  
ler au combat.

CAMILLE.  
O ciel !...

ALPHONSE, avec une ironie amère.  
Il a refusé, en disant qu'il se devait mainte-  
nant à son pays; et moi, l'héritier des Monza,  
j'ai subi cette dernière humiliation. (Après une  
pause.) Je n'ai plus qu'un moyen de vous sous-  
traire à la honte qui vous menace.

CAMILLE.  
Comment ?

ALPHONSE.  
Tout est disposé pour votre fuite; dites un  
mot, je vous conduis aux pieds du vice-roi.  
(Mouvement de Camille.) C'est là que vous trou-  
verez un asile, un protecteur contre la plus  
odieuse tyrannie; cet hymen est nul, vos nœuds  
seront brisés, et votre liberté...

CAMILLE.  
Qui, moi? réclamer contre un serment pro-  
noncé devant Dieu! Non, Alphonse, ma vie est  
terminée; mais si j'ai dû renoncer au bonheur,  
du moins je ne serai pas à un autre.

ALPHONSE.  
Que dites-vous?... Ce mariage !...

CAMILLE.  
Me laisse encore un espoir; au moment d'être  
unis, je l'ai prié à mains jointes de m'accorder  
la première grâce que je solliciterais...

ALPHONSE, amèrement.  
Et vous comptez sur sa parole? lui qui se  
joue effrontément du ciel, des hommes, de ses  
serments !

CAMILLE, l'interrompant.  
Il tiendra celui-ci, il l'a juré sur l'Évangile;  
oui, l'aspect de ce saint lieu l'avait ému! Si  
vous l'aviez vu, pensant que le prêtre nous  
bénissait... il était pâle, tremblant, l'œil fixé  
avec effroi sur je ne sais quel objet qui semblait  
le poursuivre...

ALPHONSE.  
Et quelle est cette grâce que vous allez ré-  
clamer ?

CAMILLE.  
La seule qui puisse encore me faire suppor-  
ter la vie; oui, Alphonse... (Écoulant.) O ciel !...  
n'entends-je pas marcher? On s'arrête à la

porte. (On entend des pas en dehors.) C'est lui! fuyez, fuyez! vous n'avez qu'un instant.

ALPHONSE.

Ah! s'il n'y allait que de ma vie...

CAMILLE, d'une voix suppliante.

Alphonse!

ALPHONSE.

Vous le voulez! (Avec effort.) J'obéis.

CAMILLE, à voix basse.

Adieu! songez à votre sœur.

(Elle rentre précipitamment dans son oratoire à droite; Alphonse gagne la fenêtre: on entend aussitôt une musique douce sous les fenêtres.)

SCÈNE III.

ALPHONSE, seul.

C'en est donc fait!... (S'avançant vers le balcon.) Qu'entends-je? Une fête, une sérénade pour les nouveaux époux!...

CHOEUR, en dehors.

La nuit profonde  
Couvre le monde  
Et nous seconde...  
Heureux instants!  
Quand tout sommeille,  
L'amour s'éveille;  
Son flambeau veille  
Sur les amants.

ALPHONSE, pendant la reprise.

Aucune issue! Que faire?... Ah!... avant tout, sauvons l'honneur de Camille! Là... sur ce balcon...

(Il se place sur le balcon extérieur, et se trouve masqué par la fenêtre et les draperies; la fenêtre reste toujours ouverte: la porte du fond à droite s'ouvre: on voit Zampa et Daniel, escortés par des marins portant des flambeaux.)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, caché; ZAMPA, DANIEL, MARINS.

ZAMPA, parlant à sa suite pendant que la sérénade continue.

Merci, mes braves amis, merci de vos vœux et de vos compliments! A demain. (A quelques uns des chefs.) Comme au point du jour nous irons visiter les bâtiments qui sont en rade, j'ai fait disposer pour vous une pièce d'en bas; soyez prêts au premier signe.

(Ils se retirent sur les dernières mesures de la sérénade, et la porte se referme.)

SCÈNE V.

ALPHONSE, sur le balcon; DANIEL, ZAMPA.

ZAMPA, s'étendant dans un fauteuil.

Me voilà donc chez moi, dans mon ménage... Qu'en dis-tu, Daniel?

DANIEL, regardant autour de lui.

L'ancre paraît agréable.

ZAMPA, de même.

Oui, pour un homme qui a mené une vie errante, il est assez doux de se trouver maître: tout-à-coup d'une jolie femme et d'une bonne maison...

DANIEL, soupirant.

Que Dieu vous y maintienne! Quant à moi, capitaine, je vous fais mes adieux, je me retire des affaires.

ZAMPA.

Tu veux me quitter? et au moment où nous allons vivre en honnêtes gens!... Tu n'as donc pas de vocation pour cet état-là?

DANIEL.

Au contraire, quand ce ne serait que pour changer! mais je ne puis me faire à tout ce qui se passe autour de vous!... Des statues qui marchent, qui se promènent, comme des personnes naturelles, qui ne vous laissent pas un moment de repos... (hésitant.) car il paraît que vous l'avez encore vue pendant la cérémonie?

ZAMPA, reprenant son sérieux.

Je t'avais défendu de m'en reparler.

DANIEL.

Pardon, c'est malgré moi; mais vos traits étaient si bouleversés en sortant de l'église, et puis cet ordre que vous nous avez donné...

ZAMPA, sévèrement.

Est-il exécuté? C'est tout ce que je veux savoir.

DANIEL.

Je me suis rendu avec quatre de vos gens, comme vous l'aviez commandé, dans la galerie du château, où, chose étonnante, cette diable de statue que vous veniez de quitter à la chapelle avait déjà repris sa place ordinaire, comme si de rien n'était. Nous l'avons enlevée, c'est-à-dire on l'a enlevée; car je n'y aurais pas touché pour un empire; et, après l'avoir brisée en mille pièces, on l'a jetée à la mer.

ZAMPA, respirant.

C'est bien; m'en voilà délivré!

DANIEL.

Ainsi soit-il! Mais cela a produit un singulier effet: dès que ces débris ont disparu, la mer s'est agitée, l'Étna a jeté des flammes...

ZAMPA.

Imbécile! tu vois du merveilleux par-tout; c'est qu'il devait y avoir une éruption.

DANIEL.

C'est ce que je me suis dit. (Tressaillant.) Ah! mon Dieu! capitaine! n'avez-vous pas entendu marcher de ce côté?

ZAMPA, souriant en montrant la droite.

Sans doute, Camille qui m'attend, et tu me feras plaisir...

(Lui montrant la porte.)

DANIEL.

C'est juste, il est temps de se retirer. (Regardant autour de lui.) C'est qu'il faut traverser cette maudite galerie, pour aller rejoindre madame Daniel.

ZAMPA, surpris.

Madame Daniel?

DANIEL.

Hélas! oui, capitaine, tout n'est pas bénéfice dans ce monde : j'ai retrouvé ma femme.

ZAMPA, riant.

En vérité!

DANIEL, les yeux au ciel.

Et pour me mortifier, je vais finir mes jours avec elle. J'espère que ça me comptera là haut et que ça fera pardonner bien des choses!

ZAMPA.

Je le souhaite.

DANIEL.

Croyez-moi, capitaine, amendez-vous aussi; il n'est jamais trop tard pour se repentir! Tâchons de nous comporter le plus honnêtement possible, ne gardons plus le bien d'autrui, et...

ZAMPA, avec impatience.

Ah!...

DANIEL.

Je reviendrai demain chercher ma part des dernières prises. Bonne nuit, capitaine.

ZAMPA, l'accompagnant.

Au diable! et que Satan te confonde, toi et tes sermons!

(Daniel sort.)

## SCÈNE VI.

ZAMPA; ALPHONSE, caché; il se montre pendant que Zampa a remonté la scène.

ALPHONSE, à part.

Quel étrange discours! Ah! veillons sur Camille!

ZAMPA, revenant en scène, et se débarrassant de son manteau et de son épée.

Sur mon honneur, ce sot de Daniel finira par me rendre aussi timide que lui. Quelle honte! Après tout, s'il y a, dans cette aventure, quelque mystère magique, le charme est rompu maintenant, et je ne dois songer qu'au bonheur qui m'est promis! (Il regarde la chambre de Camille.) Camille!... elle est là!... elle est à moi. (Allant au-devant d'elle.) Ah! la voici!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; CAMILLE, sortant de son oratoire.

ZAMPA.

Chère Camille, qu'il me tardait de vous revoir!... (Lui prenant la main.) Eh! mais, comme vous êtes émue!... Qu'avez-vous?

CAMILLE, retirant sa main.

Pardon... je viens vous rappeler votre pro-

messe; vous avez juré devant Dieu de m'accorder la première grâce que je vous demanderais.

ZAMPA, vivement.

Et je le jure encore! que voulez-vous?

CAMILLE, baissant les yeux.

La permission de me retirer à l'instant dans le couvent de Sainte-Agnès, et d'y passer ma vie.

ZAMPA, stupéfait.

Qu'ai-je entendu? Impossible!

CAMILLE, vivement.

J'ai votre parole.

ZAMPA, hors de lui.

C'était un piège. Me quitter? vous à qui je sacrifierais le monde, vous que l'hymen a mise en mon pouvoir!

CAMILLE.

Cet hymen ne vous assure-t-il pas les seuls biens qui puissent vous toucher? Ma fortune est à vous; je n'y prétends plus rien; celle de mon père aussi, il vous l'abandonnera.

ZAMPA, avec emportement.

Périssent toutes ces richesses que je méprise! c'est vous seule que je veux! c'est pour vous mériter que j'ai vendu mon bras, ma liberté; que je me suis exposé à la haine de mes compagnons, et nulle force humaine ne pourra vous ravir à mon amour.

ALPHONSE, faisant un pas vers lui et le poignard levé.

Infâme!...

CAMILLE, à Zampa avec larmes.

Au nom du ciel, ayez pitié de moi!

ZAMPA, l'arrétant.

Ah! je devine!... Votre orgueil s'indigne de partager le sort d'un proscrit, d'un corsaire! ce nom de Zampa vous fait horreur. Rassurez-vous, Camille, je puis vous en donner un plus illustre, et celui de comtesse de Monza...

ALPHONSE, s'arrêtant.

De Monza!...

CAMILLE, frappée.

Que dites-vous?... ce titre!...

ZAMPA, avec fierté.

C'est celui de mon père, le mien, et personne ne peut me le disputer.

ALPHONSE, à part, avec horreur, et jetant son poignard loin de lui.

Dieux! c'est mon frère!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ZAMPA, se retournant.

Que vois-je?

CAMILLE, effrayée et courant près d'Alphonse.

O ciel!

ZAMPA.

Eh quoi!...

Vous! en ces lieux! chez moi!...

(Il saute sur son épée et frappe un timbre qui retentit aussitôt.)

Holà! quelqu'un?

CAMILLE, à Alphonse.

Ah! fuyez loin d'ici.



ALPHONSE.

Non, mon sort est rempli !

(Plusieurs marins entrent aussitôt.)

TOUS.

Quel bruit se fait entendre ?

Qu'est-ce donc ?

ZAMPA.

Un rival que je viens de surprendre,  
Armé de ce poignard... Quel était son dessein ?

ALPHONSE.

De t'arracher la vie.

ZAMPA.

Vous l'entendez !...

ALPHONSE.

Mais par une autre main  
Qu'elle te soit ravie !

CHOEUR DE MARINS.

Malheureux !

ZAMPA.

Il suffit ! Qu'on l'entraîne, et demain,  
A la pointe du jour, le supplice ordinaire !

CAMILLE, avec un cri.

Dieux ! que voulez-vous faire ?  
Sachez...

ALPHONSE, l'arrêtant, et à mi-voix, pendant que  
Zampa donne ses ordres.

Camille ! ô ciel ! N'allez pas me trahir,  
Et ne me nommez pas ! J'aurais trop à rougir  
S'il savait que je suis son frère !

CAMILLE, accablée, et tombant dans un fauteuil à  
gauche.

Ah ! je me sens mourir !

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Allons, marchons, il faut nous suivre :  
Suivez-nous, suivez-nous.

ZAMPA.

De son aspect qu'on me délivre !

ALPHONSE, à Camille.

A mon malheur comment survivre !  
Adieu, adieu ; séparons-nous.

(Ils entourent Alphonse qui jette un dernier regard sur  
Camille, et veut s'élaner près d'elle ; ils l'entraînent  
vivement et sortent en désordre. Zampa ferme la porte  
et revient près de Camille.)

SCÈNE VIII.

CAMILLE, ZAMPA.

(Camille cherche à rappeler ses sens, et jette des regards  
inquiets autour d'elle.)

ZAMPA.

Camille, revenez à vous !

CAVATINE.

C'est un amant qui vous supplie,  
Ne tremblez plus auprès de moi !  
Vous adorer, voilà ma vie ;  
Vous obéir, voilà ma loi.

ZAMPA.

Dans vos regards laissez-moi lire  
Ce mot qui doit combler mes vœux...  
Tout en ces lieux semble nous dire :  
L'amour est là, soyez heureux !  
Sur moi daignez tourner vos yeux...  
C'est un amant qui vous supplie !  
Ne tremblez plus auprès de moi !  
Vous adorer, voilà ma vie :  
Vous obéir, voilà ma loi.

CAMILLE, revenant à elle.

(Elle l'aperçoit.)

Où suis-je ? O dieux ! Éloignons-nous.

DUO.

ZAMPA, tendrement.

D'où vient cette frayeur subite ?  
Vous me voyez à vos genoux.  
Eh quoi ! votre regard m'évite !  
N'êtes-vous pas près d'un époux ?

CAMILLE, agitée.

Pardonnez ma frayeur subite,  
Laissez-moi fuir... séparons-nous ;  
Ce bienfait que je sollicite,  
Hélas ! le refuserez-vous ?

ZAMPA, avec amour.

Qu'elle est belle !

CAMILLE, à part.

Il hésite !

(Haut.)

Parlez ! me le refuserez-vous ?

ENSEMBLE.

CAMILLE, ZAMPA.

CAMILLE.

Dissipez mes alarmes,  
Souscrivez à mes vœux.  
Est-ce donc par des larmes  
Que l'on peut être heureux !

ZAMPA.

Que d'attraits, que de charmes !  
Moi, souscrire à ses vœux...  
Sa douleur et ses larmes  
Ont redoublé mes feux !

ZAMPA, avec amour.

Moi, m'ordonner l'indifférence,  
Quand l'amour embrase mon cœur !  
Quand le mystère et le silence  
Ont préparé notre bonheur !

CAMILLE, s'éloignant avec effroi.

Ah ! tout augmente ma terreur !

ZAMPA, tendrement.

La nuit et le silence  
Protègent ce séjour...  
La plus douce espérance  
Viendrait m'enivrer d'amour !

CAMILLE, plus effrayée.

Vous tromperiez ma confiance !

ZAMPA, voulant la saisir.

Parlez bas !... du silence !

CAMILLE.

Votre serment, que je viens réclamer...

ZAMPA.

Je n'en ai fait qu'un seul, celui de vous aimer.

CAMILLE, éperdue.

Un mot encore...

ZAMPA, s'avançant.

Cède à mes lois !

CAMILLE, tombant à ses pieds et les mains étendues vers lui.

Ah ! daignez entendre ma voix !

ENSEMBLE.

CAMILLE, à genoux.

Dissipez mes alarmes !  
Souscrivez à mes vœux.  
Est-ce donc par des charmes  
Que l'on peut être heureux !

ZAMPA, s'arrêtant et la regardant.

Que d'attraits, que de charmes !  
Moi, souscrire à tes vœux !  
Ta douleur et tes larmes  
Ont redoublé mes feux !

FINAL.

CAMILLE, se relevant avec force.

Eh quoi ! rien ne vous touche !  
Ah ! sans doute, celui  
Dont l'âme insensible et farouche  
Causa la mort d'Alice Manfredi,  
Doit être sans pitié !

ZAMPA, frappé.

Qu'entends-je?... Alice !  
Encor ce nom fatal !

CAMILLE.

Qu'il soit votre supplice !

ZAMPA.

Il ne pourra t'arracher de mes bras.

CAMILLE, éperdue.

Où fuir, hélas !  
(Elle court au prie-dieu et s'y attache comme à un dernier refuge.)

ZAMPA, courant fermer toutes les portes.

Vain espoir ! je m'attache à tes pas !  
Je l'ai dit... tu m'appartiendras !  
(La lampe s'éteint, les rideaux de l'alcôve se ferment

comme poussés par un coup de vent : Zampa s'élançe près de Camille ; mais elle a disparu et à sa place, au milieu de l'obscurité, il ne trouve que la statue d'Alice, qui lui saisit le bras. La nuit qui règne sur le théâtre n'est coupée que par la lueur des éblais, qui se succèdent et traversent les vitraux des fenêtres.)

## SCÈNE IX.

ZAMPA, LA STATUE.

(Musique sombre.)

ZAMPA, saisi par la statue.

Camille ! (Étonné.) O dieux ! cette main est glacée!... (Avec horreur.) C'est elle!... (Voulant s'en délivrer.) Laisse-moi ! laisse-moi. (Il veut la frapper de son poignard.) Ciel!... Mon poignard se brise sur ce marbre!... (Se débattant.) Ah!... quel tourment horrible!... Alice! Alice! pardonne!... Ah!... je meurs!...

(La musique a toujours continué. Coup de tonnerre plus violent. Zampa jette un cri terrible, et disparaît avec la statue qui s'engloutit au milieu des flammes, tandis que des femmes et des habitants traversent le théâtre en fuyant.)

CHOEUR.

O jour affreux !  
La terre tremble,  
Et l'Etna semble  
Nous couvrir de ses feux !

(Une partie du palais disparaît. On voit au fond, sur le bord de la mer, la statue d'Alice, revenue sur son piédestal et entourée de toutes les habitants qui s'agenouillent devant elle. Plus loin, Camille, soutenue par Alphonse et environnée de ses femmes groupées sur des rochers. Une barque qui porte Lugano s'approche du rivage ; on entend crier : MON PÈRE!... CAMILLE!... Le jour revient peu à peu. Camille est à genoux, les mains étendues vers Lugano.)

CHOEUR, au pied de la statue d'Alice, reprenant la prière du premier acte.

Ah ! soyez-nous propice,  
Bonne Alice !  
Veillez sur nous,  
Nous prions Dieu pour vous.

(Le rideau tombe au moment où Lugano presse Camille et Alphonse dans ses bras.)

FIN DE ZAMPA.